

ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

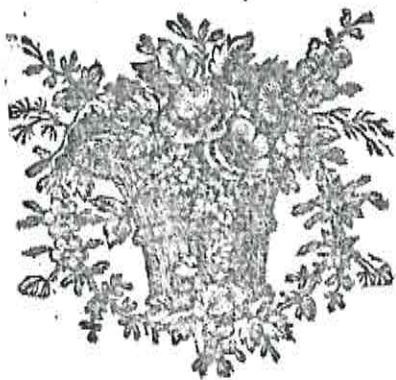
AVEC FIGURES.

PREMIERE PARTIE.

---

TOME SEPTIÈME.

---



A AMSTERDAM,

*Et se trouve à PARIS,*

Chez VISSE, Libraire, rue de la Harpe, près  
de la rue Serpente.

---

M. DCC. LXXXVII.

*L E*  
**POT-POURRI,**  
OUVRAGE NOUVEAU  
*D E*  
**CES DAMES**  
*E T*  
**DE CES MESSIEURS.**


---

## A V E R T I S S E M E N T.

*Imprimé en tête de l'édition de 1748.*

LE public paroît fatigué de brochures ; cependant il demande des nouveautés : pour me soumettre à son goût , je lui donne en un volume ce que j'aurois pu mettre en quatre parties séparées ; ces pieces étant de différens genres & de différens auteurs , le titre de Pot-Pourri m'a paru convenir à ce recueil. En effet , la société n'est qu'un Pot-Pourri perpétuel ; on questionne , on ne répond point ; on raisonne , on n'agit guère ; on n'entend que des propos sans idées , & l'on ne voit que des idées sans liaison ; les principes ne semblent faits que pour préparer des inconséquences ; les têtes sont légères , les sentimens sont rares , les foiblesses sont fréquentes , & pour peu qu'on réfléchisse sur ce que l'on sent , sur ce que l'on pense & sur ce que l'on fait , il n'est presque personne qui ne soit obligé

de se reconnoître pour un vrai Pot-Pourri.  
Voilà ce qui m'a déterminé à donner un  
titre si moral à un recueil d'ouvrages aussi  
graves. Je n'en connois point les au-  
teurs ; tout ce que je demande , c'est d'en  
connoître les lecteurs : si les uns m'ont  
trompé , je ne puis m'en dédommager  
qu'en attrapant les autres.



HISTOIRE  
DE  
BEDIHULDGEMAL;  
FILLE DU ROI DES ESPRITS,  
ET  
DE SEIFULMULOUK;  
FILS DU ROI D'ÉGYPTÉ.  
TIRÉE D'UN MANUSCRIT ARABE.

---

ON lit dans l'histoire de l'ancienne Égypte, que le roi Hasm, fils du roi Ahutand, faisoit observer une discipline très-exacte dans ses nombreuses armées, que ses richesses étoient immenses, & que le nombre de ses sujets étoit si grand, qu'on ne pouvoit le compter; en un mot, que sa puissance étoit

étoit redoutable , car il avoit quatre cens villes fortes avec un nombre infini de palais & de jardins royaux.

Ce prince étoit si bon & si juste , qu'on trouve dans les annales d'Égypte un événement de son règne , qui donne une idée de son caractère.

Un jeune-homme nommé Ahmenttevail , dont la beauté étoit ravissante , & peu capable , à cause du vin qu'il avoit bu , de sentir les conséquences de ce qu'il faisoit , se purifia dans un canal qui lavoit le pied d'un des palais du roi ; une des plus belles esclaves de ce prince l'apperçut , & sa beauté fit une telle impression sur son cœur , qu'elle lui jeta une pomme. Ahmenttevail la ramassa & fut à son tour frappé de l'éclat des charmes les plus piquans. Son visage aussi brillant que le soleil , le brûla dans le moment au milieu des eaux. Elle lui demanda son nom & le lieu de sa demeure , il satisfit sa curiosité ; & quand elle lui eut à son tour appris qu'elle se nommoit Aziz , elle se retira. Quelques jours après , la belle Aziz lui fit savoir par un eunuque le tems & le lieu qu'elle avoit choisi pour le voir ; il vola plus promptement au rendez-vous que le faucon ne fênd les airs , & son empressement fut payé par des plaisirs impossibles à décrire. Leur commerce fut quelque tems secret.

Le roi demanda un jour à ses courtisans , quel étoit le mét qui leur paroissoit le plus exquis , il y

en eut un qui l'assura que des petits oiseaux cuits avec du sucre , du poivre , du gérosle , du piment , du saffran avec de l'huile d'amande douce , étoit la meilleure chose qu'on pût manger. Le roi , surpris de ce mélange , parut douter de sa bonté. Le courtisan courut chez lui faire le ragoût qu'il avoit annoncé , & le porta au roi , qui le trouva si bon qu'il en envoya une partie à la belle Aziz ; celle-ci de son côté le partagea avec Ahmenttevail , & celui-ci pria un de ses amis d'en venir manger avec lui. Mais il fut bien étonné de trouver , dans le corps d'un de ces petits oiseaux , un diamant magnifique. Ce faux ami , né jaloux du bonheur de tous les autres hommes , se douta de la vérité , & rendit compte au roi & du ragoût & du diamant , jugeant aisément que lui seul pouvoit être intéressé à cette aventure , & qu'il reconnoitroit l'esclave qui le trahissoit. Ce rapport fit tout l'effet que ce méchant homme avoit prévu , & le roi ordonna qu'on amenât Ahmenttevail en sa présence. En arrivant devant le trône , il aperçut la belle Aziz , debout & dans l'abattement de la plus grande douleur. Le roi , après avoir fait retirer tout le monde , se tourna du côté de son esclave , & lui dit : Tu es bien ingrate , quelle raison a pu t'engager à me trahir ? Quoi ! les regards que j'ai eus pour toi , les préférences que je t'ai accordées , & les bienfaits dont je t'ai comblée

n'ont pu toucher ton cœur ! Comment, du moins, n'as-tu pas redouté mon courroux ? Prince, lui répondit la belle Aziz, deux choses m'ont fait manquer à mon devoir, le destin le vouloit ainsi, & l'amour s'est emparé de mon cœur ; en cet état, je l'avoue, j'ai oublié vos bienfaits, & je n'ai point redouté votre courroux, un cœur rempli d'amour connoît-il quelque danger ? Je suis coupable, punissez-moi, je le mérite ; depuis long-tems je suis préparée à votre vengeance. Cette réponse & ce mépris de la mort étonnèrent le roi Hasim ; il réfléchit quelque tems, & s'adressant à Ahmenttevail, il lui demanda d'où il étoit. Je suis de votre capitale, lui répondit-il. Tu n'ignores donc pas qui je suis ? continua le prince ; qui peut t'avoir rendu assez téméraire pour aimer une de mes femmes ? Je connois, reprit Ahmenttevail, la grandeur de ma faute, je conviens que la cruauté que tu dois exercer sur moi, est légitime ; mais j'ai conçu pour ton esclave la plus violente passion, elle a répondu à mes vœux, je n'ai plus rien à desirer dans ce monde, je m'attends à souffrir les plus grands supplices ; mais je mourrai content, puisque j'ai possédé un si grand bien. Le roi fut interdit de cette réponse, il ordonna cependant qu'on lui amenât l'eunuque qui avoit favorisé la belle Aziz ; malheureux ! lui dit-il, à qui j'avois confié mon honneur & la garde de celle que j'aimois le plus, pourquoi



m'as-tu trahi ? Elle m'a gagné par ses présens , lui répondit-il , y a-t-il quelqu'un que les richesses ne puissent corrompre ? Hasim alors ordonna que l'on fît venir le faux ami d'Ahmenttevail ; il lui reprocha d'avoir trahi l'amitié , & d'avoir rendu sa honte publique , & donna ordre qu'on le conduisît au supplice , & se tournant ensuite vers les trois coupables , je vous pardonne , leur dit-il , à cause de votre sincérité , je donne la liberté à l'eunuque , & la belle Aziz à Ahmenttevail. Il accompagna cette belle action d'un riche présent qui fit la fortune de ces heureux amans qu'un mariage unit à jamais.

Un prince aussi généreux sur les propres sentimens de son cœur , & qui favoit autant vaincre ses passions , rendoit ses sujets heureux , & n'avoit d'autre chagrin sur le trône que celui d'avoir perdu tous ses enfans , que la mort lui avoit enlevés. Après avoir réfléchi sur la rapidité du tems qu'il avoit déjà vécu , & s'être bien convaincu qu'il ne pouvoit plus espérer de successeur , il forma la résolution d'abandonner les affaires de son royaume , & de se retirer dans un endroit écarté de son palais ; il se couvrit de mauvais habits , mit sur sa tête un vieux bonnet , & défendit , sur peine de la vie , qu'on le vînt interrompre pendant les premiers quarante jours qu'il vouloit passer dans la solitude , & dans le recueillement de la prière. Cette conduite étonna tout le monde , & le peuple commençant

à murmurer, trois de ses grands visirs, du nombre desquels étoit Edrenouck, pour lequel il avoit le plus de bontés, résolurent de s'exposer à toute la sévérité du roi, plutôt que de lui laisser ignorer le danger que sa retraite lui faisoit courir. Ils forcèrent la garde des eunuques, & parvinrent jusqu'à la retraite du roi, qu'ils trouvèrent en prières. Prince, lui dirent-ils en se prosternant à ses pieds, nous vous apportons nos têtes, nous désobéissons à vos ordres sacrés, que ne méritons-nous pas ? mais aussi que ne devons-nous pas faire pour sauver des jours aussi précieux que les vôtres ? quelle réflexion, quelle crainte doit empêcher vos visirs de vous instruire de ce qui se passe ? Sachez donc que vos peuples sont prêts à se soulever, & que vos armées sont au moment de se révolter. Hasm les regarda d'abord avec étonnement, ensuite avec bonté, il les fit relever, & leur dit : Vous vous avouez coupables, je vous pardonne votre témérité ; mais, que m'importe que mon royaume me soit enlevé, il y a trop long-tems que je regne ; de quoi me sert la soumission de tant de peuples, si je n'ai point d'enfans qui puissent hériter de mes états ? Seigneur, lui dirent alors les Visirs, votre humilité devant le seigneur est un devoir dont vous pouvez vous acquitter sur le trône, & qui lui sera d'autant plus sensible, qu'il est plus rare à la place où vous êtes ; mais songez qu'il n'est point de retraite

paifible pour un roi qui a régné , comme vous ; trop bien & trop long-tems ; tout usurpateur doit le priver de la vie en lui arrachant la couronne. Croyez-nous donc , ne défespérez pas des bontés du tout-puiffant , régné & gouvernez votre royaume auffi fagement que vous avez fait jufqu'ici. Le roi qui commençoit à être frappé de leurs raifons , acheva de fe déterminer , par les astrologues qu'ils envoyèrent chercher , & qui affurèrent le roi qu'il auroit un enfant , mais que ce ne pouvoit être qu'avec la princesse Cathan , fille de Heumr , roi de l'Arabie heureufe. Le roi avalant à longs-traits le miel de l'efpérance , oublia toutes les réfolutions qu'il avoit formées , fit aux astrologues & à fes trois vifirs des préfens dignes de fa grandeur , & donna tous les ordres néceffaires pour faire partir inceffamment Edrenouk pour aller demander la belle Cathan. Il voulut le faire paroître en Arabie avec un éclat qui répondît à fa grandeur ; il fit tirer de fon tréfor la charge de cinquante chevaux , des plus belles étoffes de toile d'or ; il choisit cent esclaves , les plus beaux des deux sexes , qu'il chargea chacun d'une bourse qu'ils devoient présenter au roi Heumr , avec un beau collier de perles , & fept diamans qui brilloient la nuit , pour être offerts à la princesse. Ces magnificences ne lui paroiffant point encore fuffifantes , il fit prendre dans fes écuries cinq cens de fes plus beaux chevaux , parmi lesquels

il y en avoit cent d'Arabie, il les fit couvrir de harnois d'or massif ornés de pierreries. Cette magnifique ambassade étoit si nombreuse, qu'en arrivant sur les frontières de l'Arabie heureuse, elle épouvanta tous les peuples. Le roi Heumr lui-même fut alarmé des récits qu'on lui en fit, on l'assuroit qu'une armée formidable d'Égyptiens venoit fondre sur ses états; il envoya, pour s'instruire de la vérité, un officier de sa garde, qui fut reçu avec toute la magnificence possible, & envoyé chargé de présens par Edrenouck, qui fut accueilli & ne reçut que des fêtes & des acclamations de tous les peuples jusqu'à la ville capitale, auprès de laquelle il établit son camp. L'ambassadeur eut promptement audience, & présenta la lettre de son maître. Voici ce qu'elle contenoit :

*Lettre d'Hasim, roi d'Égypte, à Heumr, roi de l'Arabie heureuse.*

« Ma gloire est obscurcie, il manque quelque  
 » chose à mon bonheur, & le grand prophete ne  
 » me promet tout ce que je desire, qu'en obte-  
 » nant l'alliance du grand & à jamais célèbre  
 » Heumr, roi de la superbe Arabie heureuse.  
 » Edrenouck mon premier visir vous témoignera,  
 » seigneur, que la princesse Cathan est la houri  
 » la plus précieuse de mon bonheur. »

Niv

Le roi de l'Arabie porta la lettre à son front ; & reçut les présens qu'Edrenouck lui présenta , avec la vénération qu'ils méritoient , & lui répondit : J'obéirai au commandement du roi votre maître. Il fit revêtir l'ambassadeur d'une magnifique pelisse , le fit manger à ses côtés , & lui fit servir tout ce que l'Arabie avoit de plus rare. Edrenouck fut toujours logé dans le palais , & traité avec une magnificence sans égale , pendant que le roi Heumr fit préparer des présens plus magnifiques que ceux qu'il avoit reçus. Et voici la réponse qu'il fit au roi d'Égypte.

*Lettre d'Heumr , roi de l'Arabie heureuse , à Hasim ,  
roi de l'Égypte.*

« Si j'avois cent filles plus belles les unes que  
» les autres , vous seriez le maître de choisir ; je  
» n'en ai qu'une , je vous l'envoie , souverain  
» seigneur , disposez-en comme vous pouvez faire  
» de tout ce que le grand dieu m'a donné. »

Il remit à Edrenouck la dot de sa fille , qui consistoit en sept cens éléphans chargés des plus belles étoffes de Bengialé , de Kiambaï , & d'un nombre infini de raretés dont on ne pouvoit estimer la valeur. L'équipage de sa fille étoit superbe , il y joignit des esclaves sans nombre , & le visir Edrenouck arriva

sans aucun accident sur les frontières d'Égypte.

Haïm envoya au-devant de la belle princesse d'Arabie tous les seigneurs de la cour, pour l'accompagner jusqu'à son palais. Ce bon prince fut enchanté en la voyant, & son cœur ému ressentit tous les feux de l'amour, & quelques-uns de sa jeunesse; il l'épousa le jour même de son arrivée. Bientôt elle devint grosse, & malgré toutes les inquiétudes que ressent un vieux mari pendant la grossesse de sa femme, la reine mit au monde un fils. Cet événement pensa coûter la vie au roi; tant sa joie fut immodérée; les fêtes, les présens, en un mot, les trésors de l'Égypte ouverts furent les moindres preuves du contentement parfait que le roi ressentoit de cette faveur du ciel.

Cependant le hasard voulut que le même jour il naquît un fils au visir Edrenouck. Le roi fit mettre ce grand ministre à sa table, & lui dit après le repas: Faites apporter votre fils dans mon palais, je veux confier la nourriture du mien à votre femme, je donnerai le vôtre à la mienne, & quand mon fils sera roi, son frère de lait deviendra son visir. La volonté du roi fut exécutée, son fils fut nommé Seifulmulouk, & celui du visir, Saïd.

Les astrologues qu'on avoit fait assembler pour assister à la naissance du prince, tirèrent son horoscope, & trouvèrent que les premières années de sa jeunesse seroient remplies d'aventures fâcheuses

& extraordinaires, L'idée de ces malheurs troubla le roi pendant quelques momens, mais la joie d'avoir un fils, qu'il desiroit depuis si long-tems, lui persuada que les astrologues pouvoient se tromper; car la confiance ou la méfiance qu'on a dans les superstitions, dépendent beaucoup de la situation du cœur.

Seifülmulouk & Saïd furent élevés dans le palais avec tous les soins que peuvent prendre de tendres mères, qui s'aimant mutuellement, inspirèrent à leurs enfans dès le berceau la plus tendre amitié. Ils vécurent dans le sérail jusqu'à l'âge de sept ans, alors on les en fit sortir pour apprendre toutes les sciences, tous les jeux & tous les exercices. Quand la raison eut dissipé en eux les ténèbres de l'enfance, le roi se plaisoit à leur entretien; il étoit presque toujours avec eux, & lorsqu'il pouvoit se déterminer à ne pas regarder Seifülmulouk, ce n'étoit que pour voir Saïd. Ce jeune-homme méritoit d'aussi tendres sentimens; il étoit si bien-né, il témoignoit tant d'attachement pour celui qui devoit être son maître, que malgré l'amitié dont le prince lui donnoit des preuves, il ne sortoit jamais de la soumission & du respect qui lui convenoit. Seifülmulouk avoit de son côté toutes les perfections que peut donner un heureux naturel joint à l'éducation la plus complete; mais l'amitié qu'il avoit pour Saïd en étoit & la preuve & le triomphe.

Le prince Seifulmulouk avoit à-peine dix-huit ans , que le roi qui n'étoit occupé que des présens qu'il pouvoit lui faire , se souvint d'un vieux coffre qu'il avoit fait mettre autrefois dans son trésor. Il en fit la description à son trésorier , lui donna ordre de l'apporter ; il fut obéi , & dit au prince : Emportez-le , il renferme des choses que l'on m'a dit être très-précieuses , il y en a même quelques-unes qui doivent avoir appartenu au prophète Salomon. Le prince de retour dans son appartement , en fit l'ouverture , & trouva qu'il renfermoit des étoffes d'or , des vases , & des bassins du même métal , avec une bague de la plus grande beauté , sur laquelle il y avoit des caractères hébraïques gravés , & qu'il trouva juste à son doigt. Il étoit seul quand il examina les richesses de ce coffre , ainsi Saïd ne put savoir l'effet que produisit sur son cœur un portrait qu'il trouva dans le fonds de ce coffre. D'abord qu'il l'eut considéré , il avala le poison subtil de la plus violente passion , il tomba dans une mélancolie dont le roi & toute la cour furent bientôt extrêmement inquiets ; la solitude suffisoit à son cœur , & Saïd , ce cher ami qui couchoit toujours avec le prince , fut un jour bien étonné de ne le point trouver à ses côtés en s'éveillant ; son inquiétude fut d'autant plus forte , qu'il étoit alarmé du secret que le prince lui faisoit de sa mélancolie. Il se leva plein d'inquiétude , &



trouva le prince dans son cabinet, baigné de larmes; il lui fit les plus tendres instances pour obtenir sa confiance, mais elles furent inutiles. Cependant, le changement arrivé dans l'humeur du prince faisoit d'autant plus craindre pour sa santé qu'elle commençoit à paroître altérée. Le roi s'écrioit à tous les instans : La prédiction des devins commenceroit-elle à se vérifier? Mais qu'a-t-il, que peut-il avoir ce fils si cher? Car il ne répondoit rien à toutes les questions qu'on lui faisoit, il paroissoit même qu'elles ne lui causoient que de l'importunité. Dans ce cruel état, le roi fit assembler son conseil sur cette importante affaire; il fut résolu qu'on ordonneroit des prières publiques, & qu'on attacheroit sur le prince quantité de passages de l'Alcoran. Ces remèdes, quoique très-bons & très-usités, n'ayant apporté aucun soulagement, on assemble les plus célèbres médecins, qui convinrent unanimement que le mal n'avoit que la mélancolie pour principe, & que le danger du prince étoit d'autant plus grand que la médecine n'avoit point de remède pour cette incommodité. Enfin, le prince paroissant en danger de sa vie, tous les grands du royaume s'assemblèrent, & convinrent que Saïd demanderoit au prince, avec de nouvelles instances, le sujet de son chagrin; ajoutant que s'il ne pouvoit obtenir cet aveu, il falloit qu'il fit semblant de se tuer. Le roi approuva cet avis. Saïd, après

avoir renouvelé inutilement ses instances auprès de Seifumulouk, lui dit enfin : Quoi, seigneur! vous m'aimez, vous croyez que les sentimens de l'amitié vous sont connus, & vous pouvez refuser d'instruire un ami qui peut au moins vous soulager dans votre peine si vous daignez lui en faire confidence! non, s'écria-t-il, je ne le vois que trop, & je ne voulois pas me le persuader, l'amitié n'est pas faite pour les princes; je veux me punir de l'avoir ressentie pour vous, & d'être ainsi la dupe de mon cœur. A ces mots, il tira son poignard; il étoit si véritablement touché, que l'histoire assure qu'il se seroit en effet percé si le prince ne se fût jeté sur lui avec transport, & ne lui avoit saisi le bras. Cher Saïd, n'attendez pas sur vos jours, s'écria-t-il, que deviendrois-je si je vous perdois? Vous serez satisfait. Son visage alors se couvrit d'une rougeur qui dénotoit l'embarras de son cœur, Mais comment avouer, reprit-il, un sentiment qui me fera perdre votre estime & celle de tous les gens sensés! Regardez le sujet du trouble de mon cœur, lui dit-il en lui montrant le fatal portrait. Saïd applaudit à son choix, flatta sa passion; & lui dit; Il n'y a point de princesse, il n'y a point de femme dans l'univers, que l'on puisse refuser au prince de l'Égypte. Mais elle m'est inconnue, reprit Seifumulouk, je ne connois que son portrait, il y a peut-être cent ans que cette beauté n'existe plus;

jugez de ma honte & de ma douleur. Saïd comprit alors le mystère de la conduite du prince, & prévoyant tout l'embarras que cette triste aventure alloit lui causer, il examina avec une extrême attention la boîte qui renfermoit cette divine peinture ; au milieu des fleurs & des ornemens qui entrelaçoient les pierres précieuses dont il étoit orné, il découvrit quelques caractères ; car si l'on a vanté les yeux de l'amour, l'on peut avec autant de vérité célébrer ceux de l'amitié. Saïd, bien convaincu d'avoir reconnu des caractères, se persuada qu'il en pourroit avoir l'explication ; après bien des recherches, il trouva un sàvant retiré dans une montagne auprès de Memphis, qui lui dit : Ces caractères apprennent que c'est le véritable portrait de Bedihuldgemal, fille du roi d'Irem. Saïd avoit cependant averti le roi Hasim de tout ce qui s'étoit passé, & la meilleure santé du prince avoit indiqué le soulagement que son ami lui procuroit. Il lui fit part ensuite de la découverte qu'il avoit faite du nom & du pays de la princesse. Où la trouver ? s'écria le prince avec douleur ; qui sait si elle respire encore ? peut-être n'a-t-elle jamais existé ; il se peut faire encore qu'elle soit un esprit, j'ai quelque idée d'en avoir entendu parler sur ce ton ; jamais elle ne voudra de mon fils. Fatal portrait ! continua-t-il, comment s'est-il trouvé dans ce coffre ? je me souviens qu'un sage, peu de tems après la nais-

fance de mon malheureux fils , pour reconnoître quelque plaisir que je lui avois fait , m'en fit présent comme d'une chose singulière , & qu'il me recommanda de le garder avec soin. Que ferons-nous , mon cher Saïd ? . . . Il lui répondit : Je flatterai toujours sa passion , en lui promettant d'envoyer de tous les côtés du monde pour apprendre des nouvelles de cette princesse , peut-être vous en saurez en effet , peut-être aussi que dans cet intervalle le prince se guérira d'une passion aussi légèrement fondée. Le roi Hasim approuva ce conseil , & fit partir deux cens personnes distinguées pour aller à la recherche de Bedihuldgemal. Cette démarche produisit quelque calme dans l'esprit du prince , il promit en son particulier un chameau chargé d'or , & des honneurs sans nombre à celui qui lui en apporteroit des nouvelles.

Le visir Edrenouck , sensible à l'état où l'amour du prince réduisoit le roi , & plus sensible encore aux malheurs inévitables , si l'Égypte perdoit Seïfulmulouk , voulut essayer de ramener son esprit par des exemples convaincans. Il lui fit demander audience , & le pria d'écouter le récit d'une histoire arrivée au prince de Korassan. Seïfulmulouk y consentit par politesse , & le visir prit ainsi la parole :

## HISTOIRE

DE

NAZ - RAYYAR,

GOUVERNEUR DE BABYLONE,

ET

D'UN PRINCE DU KORASSAN.

Il y avoit dans le Korassan un roi prudent & éclairé, dont le fils se distinguoit par une sagesse consommée. Ce prince apperçut un jour, en revenant de la chasse, beaucoup de monde assemblé dans une des places de la ville; il en demanda la raison, & il apprit que ceux qui se préparoient à partir pour la Mecque, attiroient la curiosité du peuple en attendant la grande caravane qui devoit passer incessamment. Ce récit réveillant dans son cœur le saint desir qu'il avoit toujours conservé de faire un voyage recommandé par la loi, il pria sur-le-champ le roi son père de trouver bon qu'il se

se joignit à la caravane. Cette proposition lui causa la plus vive douleur , ce fut en-vain qu'il essaya de le détourner d'un pareil dessein. Il fit donc préparer tout ce qui convenoit à un homme de son rang ; dans le peu de tems qui lui restoit , il embrassa son fils en répandant un torrent de larmes , & lui recommanda de voir à Babylone Naz-Rayyar son ami , & gouverneur de cette ville. Le voyage du prince fut heureux dans les commencemens , mais il s'écarta de la caravane , quand il fut auprès de Babylone ; des voleurs l'attaquèrent & le blessèrent , ceux qui l'accompagnoient le portèrent à Babylone chez Naz-Rayyar ; le prince s'acquitta de la commission du roi son père , & Naz-Rayyar eut tous les soins imaginables de sa guérison : indépendamment de l'hospitalité qu'il exerçoit avec zele , parce qu'elle est recommandée par le saint prophete , que n'auroit-il point fait par rapport au souvenir que le roi lui conservoit ? De plus , il reconnut les qualités personnelles de ce jeune prince. Les richesses de Naz-Rayyar étoient si grandes , qu'on ne pouvoit les compter , & sa bonne réputation étoit encore plus considérable que ses richesses ; il ne négligea rien de tout ce qui pouvoit amuser ou dissiper le prince pendant sa convalescence.

Un jour le prince , en revenant du bain & prêt à rentrer dans la maison de son ami , leva les yeux

Et fut frappé de la beauté d'une femme qu'il aperçut à la fenêtre d'une maison qui ne lui parut avoir aucune communication avec celle de Naz-Rayyar. Il conçut pour elle un si violent amour, que son ame portée toute entière dans ses yeux, suspendit toutes ses autres fonctions, & le rendit immobile; Naz-Rayyar, que le hasard conduisit dans le même endroit, le trouva dans cette situation. Les questions qu'il lui fit le tirèrent d'un état qu'il attribua d'abord à la chaleur du bain, que sa santé ne lui permettoit pas encore de soutenir; mais le prince lui dit: Vous vous trompez, mon cher Naz-Rayyar, lorsque j'y pensois le moins, je suis tombé dans des filets dont il est impossible que je m'arrache, je sens que je mourrai, si je ne possède la beauté dont le premier coup-d'œil m'a réduit dans la situation où vous m'avez trouvé. Alors il lui dépeignit la femme qu'il avoit vue, & lui montra la fenêtre à laquelle elle avoit paru. Elle appartient à un des voisins, lui dit-il, sans doute vous devez la connoître, ainsi vous pouvez aisément trouver les moyens de m'en rendre possesseur. Naz-Rayyar, quoiqu'un peu ému de ce discours, sans que le prince pût s'appercevoir de l'altération de son cœur, lui dit: Ne désespérez pas de votre guérison, dans quatre mois vous serez satisfait. Quoique le terme lui parût long, cette réponse mit le prince au comble de la joie, &

l'espérance s'empara de son cœur. Cependant Naz-Rayyar fit appeller sa femme , car c'étoit elle en effet dont le prince lui avoit parlé , & lui dit : Nous ne pouvons plus vivre ensemble , il faut nous séparer ; prenez chez moi , non-seulement tout ce que vous m'avez apporté , mais encore tout ce qui est à votre gré ; & retournez chez votre père. Cette femme accoutumée à l'amour d'un mari qui ne vivoit que pour elle , & qui éprouvoit les mêmes sentimens pour lui , & qui s'attendoit à le trouver aussi tendre & aussi empressé qu'il l'étoit encore quelques momens auparavant , fut accablée d'un discours qui la pénétoit si vivement , & auquel elle étoit si peu préparée. Qu'ai-je entendu , mon cher Naz-Rayyar ? s'écria-t-elle avec douleur ; comment , en aussi peu de tems , votre cœur a-t-il changé , & comment ai-je pu mériter votre haine ? me soupçonnez-vous de quelque infidélité ? Non , reprit Naz-Rayyar , je ne vous reproche rien , mais le destin veut notre séparation , croyez que ce n'est pas sans douleur que je m'y soumets ; obéissez-moi pour la dernière fois , & n'abusez pas de l'état où je suis , un rien pourroit déranger ma vertu , & la résolution que j'ai prise. Sa femme fit encore quelques efforts pour le ramener , mais voyant qu'ils étoient inutiles , elle prit les mille pieces d'or qu'elle avoit apportées en dot ; & se retira chez son père , nommé



Bezzas , un des plus riches marchands du pays. Le malheur de sa fille le pénétra de douleur. De quel crime es-tu donc coupable ? lui demanda-t-il. D'aucun , lui répondit-elle , ou du moins je l'ignore. Bezzas accourut chez Naz-Rayyar , pour lui demander le sujet de son divorce. Si ma fille est coupable , je la punirai , lui dit-il ; si elle ne l'est pas , pourquoi nous faites-vous un affront si sanglant ? Naz-Rayyar lui protesta de nouveau qu'il n'avoit rien à lui reprocher , il ajouta même qu'il ne l'avoit jamais tant aimée , & qu'enfin son cœur étoit percé du glaive de la séparation. Bezzas ne pouvant tirer d'autre éclaircissement , ne douta point que la tête de son gendre ne fût dérangée , & se retira fort peu satisfait.

Cependant Naz-Rayyar , en attendant que les quatre mois que la loi prescrit pour les divorces fussent expirés , faisoit tout son possible pour amuser l'impatience du prince , & sembla redoubler encore ses attentions pour lui. Quand ce tems fut arrivé , il dit au prince : C'est à présent que je vais exécuter la parole que je vous ai donnée ; celle dont votre cœur est épris , est la fille de Bezzas , un des plus riches marchands de cette ville , vous connoissez sa beauté , je vous réponds de sa vertu ; j'ai ici une femme qui n'attend que vos ordres pour en faire la demande , mon trésor vous est ouvert , vous pouvez en prendre ce qu'il vous

plaira. Le prince, pénétré de reconnoissance, embrassa mille fois son ami, il se conduisit par ses conseils, & il obtint la fille de Bezzas, qui rendit d'autant plus de graces à dieu, quand on lui fit la demande de sa fille, qu'on ne lui demanda point de dot, & qu'il s'écria dans les transports de sa joie : Seigneur, je vous remercie d'avoir donné à ma fille, que Naz-Rayyar avoit injustement répudiée, un mari qui le retient lui-même à ses pieds.

Le prince, pour rendre toute la ville témoin de son amour, fit les préparatifs de ses noces avec un éclat & une magnificence d'autant plus grande, que tous ses officiers venoient d'arriver du Korafsan avec des chameaux chargés d'or, pour le reconduire avec l'éclat de son rang : non-seulement il reçut de quoi payer tout ce qu'il avoit emprunté de Naz-Rayyar, mais une grande quantité de présents considérables que le roi lui envoya en reconnoissance de l'accueil qu'il avoit fait à son fils, & des soins qu'il s'étoit donnés pour lui. Naz-Rayyar fit de son côté un présent considérable au prince, qui le força d'accepter le diamant magnifique qu'il portoit ordinairement à son doigt; tout cela se passa la veille des noces. Le matin qu'elles devoient être célébrées, le prince reçut un billet de Naz-Rayyar, il étoit conçu en ces termes :

« Tout ce que j'ai de plus cher est à vous, dis-

» posez-en , vous partez pour le Korassan ; per-  
» mettez-moi , prince , de n'être pas témoin de  
» votre départ , & d'aller où quelques affaires  
» m'appellent nécessairement : assurez le roi votre  
» père d'un attachement inviolable , & d'une re-  
» connoissance à toute épreuve. »

Le prince fut surpris de ce billet , il en fut même affligé , il sembloit que l'absence de son ami diminuât son bonheur ; mais les choses étoient trop avancées , & son amour étoit trop violent pour différer jusqu'au retour de Naz-Rayyar , dont l'absence n'étoit point limitée. Il dit à tous ses officiers qu'il partiroit le lendemain , & monta sur un trône avec son épouse. Dans le moment que la cérémonie du mariage fut célébrée , la fille de Bezzas , voyant sa vanité satisfaite , ressentit quelques mouvemens de joie , son amour-propre en quelque façon vengé , lui fit dire , en passant la main sur son visage : Je vous remercie , ô mon dieu , Naz-Rayyar est bien puni. Le prince fut étonné de ces paroles , & quand tout le monde fut retiré , il dit à son épouse : Ne me déguisez rien , je veux savoir ce que vouloit dire ce qui vous est échappé quand je vous ai placée sur le trône. Elle refusa d'abord de satisfaire sa curiosité , mais enfin le prince lui ayant dit qu'il ne passeroit point avec elle des jours tranquilles , si elle avoit quelque chose de caché pour lui , elle lui dit que son nouveau mariage

la vengeoit du procédé de Naz-Rayyar, dont elle lui fit le récit. Le prince, plus au fait qu'elle-même, & trouvant la générosité de son ami d'autant plus grande qu'il ne lui avoit seulement pas fait entrevoir l'obligation qu'il lui avoit, sentit, mais trop tard, une imprudence qu'il se reprocha. On ignoroit le lieu de la retraite de son ami, ses esclaves disoient qu'il avoit fait les dispositions d'un très-long voyage, le prince avoit de plus indiqué son départ pour le lendemain, il ne pouvoit plus différer, & les lettres qu'il avoit écrites à son père avoient annoncé son arrivée & celle de sa femme : toutes ces raisons l'obligèrent à partir. Mais ne voulant point être moins généreux que son ami, il résolut de se vaincre lui-même, & de ne point toucher à sa femme. Quelque peine qu'il lui en coûtât, il fut y parvenir, il l'accabla de toutes les attentions qu'elle pouvoit désirer ; & malgré l'amour qu'elle conservoit à Naz-Rayyar, elle étoit étonnée d'une modération dont elle ne pouvoit concevoir la raison.

Ce fut dans cette résolution, & agissant en conséquence, que le prince arriva sans obstacle dans le Korassan ; il trouva son père, qui ne désirant plus rien dans ce monde, après l'avoir embrassé, se démit de son royaume en sa faveur, & ne fut plus occupé le reste de ses jours, qui ne furent pas de longue durée, que

de la prière & de la contemplation des choses célestes.

Le prince devenu roi, combla la fille de Bezzas de riches présens, & la voyoit souvent, mais toujours en présence de la reine sa mère, entre les mains de laquelle il l'avoit remise en arrivant.

Naz-Rayyar de retour à Babylone y rapporta la tristesse qui ne l'avoit point quittée depuis qu'il s'étoit séparé de sa femme; il négligea ses affaires, le désordre s'y mit; ses richesses lui avoient attiré des envieux, & les ministres profitant de ce que l'envie débitoit contre lui, trouvèrent moyen de le dépouiller de tous ses biens, & de lui ôter son gouvernement; en un mot, cet homme si noble, si riche, si chéri, si considéré, fut obligé d'avoir recours à la charité des fideles pour arriver dans le Korassan; il ne lui restoit de toutes ses immenses richesses que le diamant qu'il avoit reçu du prince; & qu'il avoit toujours conservé. Tout accoutumé que l'on soit dans les Indes à ces affreuses révolutions par les exemples fréquens, elles sont toujours terribles à soutenir. Cependant Naz-Rayyar prit la chose comme un homme qui connoissoit la fortune, d'autant plus aisément qu'il disoit: J'irai dans le Korassan, je me présenterai au roi, il sera sans doute touché de ma misère, de l'état où je suis réduit; mais il n'osoit s'avouer qu'il se disoit aussi, je reverrai peut-être ma femme,

Il arriva enfin dans le Korassan , après avoir souffert des peines incroyables ; & quand il fut à la porte du palais , il dit au premier officier qu'il rencontra : « Je vous prie de porter ce diamant » à votre maître , rendez-lui compte de l'état où vous me voyez , & dites - lui que j'attends ses ordres. ». L'officier s'acquitta de sa commission , & le roi comprit d'abord que la fortune persécutoit son ami ; il s'approcha d'une fenêtre , & fut pénétré de le voir dans un si cruel état , il dit à l'officier d'aller sur le champ faire donner son troupeau de moutons à celui qui l'avoit chargé de ce diamant , & de lui ordonner d'en avoir soin , & de venir lui en rendre compte au bout de l'année. Naz-Rayyar fut extrêmement surpris de recevoir un ordre pareil. Est-ce-là , s'écria-t-il , la reconnoissance qu'il me témoigne de tout ce que j'ai fait pour lui ! Hélas ! mon sort est si cruel qu'il ne me permet pas de désobéir à ces ordres , & qu'il ne me reste aucun parti à prendre ; j'irai donc habiter les montagnes , & commander aux animaux , il est plus doux mille fois de vivre avec eux qu'avec les hommes. Il prit le troupeau en compte , sortit de la ville , fit paître les brebis , & se nourrit du lait qu'elles lui fournirent. Les maladies ou les tigres lui enlevèrent tout son troupeau dans le courant de l'année ; il revint donc au palais sans un seul mouton , & le roi lui fit donner un autre

troupeau. L'infortuné berger ne fut pas plus heureux cette seconde année, il ne conserva pas plus de moutons, & se présenta encore au palais du roi, qui, sans le voir, le traita comme les années précédentes. Cette troisième année fut heureuse à Naz-Rayyar, son troupeau multiplia au triple, il revint & fit instruire le roi de son heureux succès. Ce prince comprenant alors que son ami n'étoit plus en butte aux coups de la fortune, & qu'elle s'étoit enfin lassée de le persécuter, ordonna qu'on le conduisît au bain, qu'on lui donnât ses propres habits, & qu'on le ramenât au palais. Les ordres du roi furent exécutés, & quand il fut qu'il étoit prêt d'arriver, il courut au-devant de lui, l'embrassa, le conduisit dans un palais qu'il avoit fait préparer, & lui fit présent de cent piéces d'étoffes, de dix caisses pleines d'or, & de cinquante chevaux arabes. Indépendamment de tout ce qui pouvoit lui être nécessaire, il lui envoya vingt esclaves, & quinze filles de la Chine, d'une beauté surprenante.

Naz-Rayyar voulut témoigner sa reconnoissance au roi, qui lui dit : Que ne vous dois-je point ? Cependant, pour réparer l'impression qu'à dû vous faire la façon dont je vous ai reçu, il est juste que je vous en donne l'explication. Quand j'ai vu votre arrivée & l'état où vous étiez réduit, j'ai vu sans peine que la fortune vous persécutoit; j'ai

voulu que le terme de votre malheur fût expiré, pour exécuter les desseins que j'ai sur vous, & pour en être assuré, je vous ai confié mes troupeaux. Ce que vous avez souffert m'a plus fait souffrir que vous; mais enfin, je puis aujourd'hui, sans exposer mes peuples au danger de partager votre infortune, vous prier de gouverner mon royaume avec moi, je vous fais mon visir, & je suis assuré que mes affaires prospéreront autant entre vos mains que le dernier troupeau; je ne doute point encore que l'esprit & les sentimens généreux que le ciel vous a si amplement départis, joints aux réflexions que vous avez faites pendant ces trois dernières années, ne vous aient rendu plus capable du gouvernement que nul autre au monde. Naz-Rayyar voulut encore remercier le roi; mais le prince lui dit: Ce que je viens de faire ne mérite aucune reconnoissance, je crois travailler utilement pour mon peuple en vous choisissant; mais pour commencer à m'acquitter en mon particulier, je veux vous faire épouser ma sœur. Cet honneur est si fort au-dessus de moi, répondit Naz-Rayyar, que je n'oserois y prétendre. Vous en êtes plus digne que vous ne pensez, répliqua le roi, ne vous opposez pas davantage à ce que j'ai dessein de faire. Et Naz-Rayyar lui dit qu'il étoit prêt d'obéir.

Le roi fit assembler tous les grands de son



royaume , & prenant par la main la fille de Bezzas , qui étoit couverte de son voile : Voilà ma sœur , lui dit-il , je jure par le saint alcoran que je l'ai regardée comme telle. La surprise de la femme fut si grande , en reconnoissant son mari , qu'elle tomba évanouie. Le roi fit sortir tout le monde , & Naz-Rayyar pour la secourir leva son voile , & reconnut ce qu'il avoit tant aimé. La voir & tomber lui-même sans connoissance fut une même chose. Le roi se retira , & quand ils eurent repris leurs sens , ils s'embrassèrent les yeux baignés de larmes , les paroles ne pouvant exprimer la tendresse de leur cœur. Après ces premiers témoignages de leur constance , qui ne leur permit pas de songer qu'ils avoient des questions à se faire , la curiosité qui suit ordinairement l'amour les engagea à se raconter leurs aventures. La fille de Bezzas lui apprit que le roi ne l'avoit jamais regardée que comme une sœur , & qu'heureusement il avoit appris le motif de leur séparation le jour même de leurs nœces. Je vous ai toujours aimée , reprit Naz-Rayyar. Mais vous m'avez sacrifiée , lui répondit sa femme. Que ne m'en a-t-il pas coûté pour remplir les devoirs de l'hospitalité & de l'amitié ? s'écria Naz-Rayyar ; n'en parlons plus , tous les sacrifices que j'ai pu faire sont récompensés , puisque je ne serai jamais séparé de vous.

Le roi fit un grand festin auquel il invita les

deux époux, il fit des vœux pour la prospérité de leur union, & déclara Naz-Rayyar son premier vizir. Ce ministre se jeta aux pieds du roi : Je m'étois imaginé, lui dit-il, que j'étois l'homme le plus généreux, par ce qu'il m'en avoit coûté, mais votre majesté m'a surpassé sur cet article autant qu'elle surpasse les autres monarques en vertu. Je fais combien je vous suis inférieur en ce même point, lui répondit le roi, je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi à Babylone; la fille de Bezzas en est un témoin convaincant; vivons heureux & amis... Ce qu'ils firent pendant le cours d'une longue vie, que les habitans du Korassan regrettent encore.

Vous voyez, prince, reprit Edrenouck, qu'il y a des exemples dans le monde, qui prouvent que l'on a pu vaincre l'amour, & je souhaite que celui-ci puisse faire impression sur l'esprit d'un prince né pour le bonheur de l'Égypte. Mais voyant que Seïfulmulouk ne lui répondoit que par des discours généraux, il jugea plus à-propos de se retirer & de laisser produire au tems les impressions que son histoire pouvoit faire. Cependant, s'étant apperçu que le prince, au bout de quelques mois, étoit toujours dans la même situation, il résolut de faire une seconde tentative. Il se rendit chez lui, & après lui avoir parlé de son

amour avec toute l'insinuation & la douceur dont un vieillard aimable est plus capable que tout autre, il le pria de lui montrer le portrait qui l'avoit séduit. Le visir lui donna les éloges qu'il méritoit, & lui dit : Ce n'est pas assurément, prince, que je veuille faire aucune comparaison avec ce portrait, qui dans la vérité est incomparable, mais il me fait souvenir de celui qu'une esclave que j'ai eue dans mon sérail m'a autrefois montré; c'étoit celui d'une princesse des Indes, qui n'étoit pas assurément si belle que Bedihuldgemal, mais elle avoit la physionomie modeste, le regard doux, & la vertu étoit peinte sur son front, à un tel degré que je ne pouvois me lasser d'admirer tous ses traits. L'esclave après m'avoir laissé long-tems dans une erreur qui me plaisoit, me dit : Voyez par ce que je vais vous conter, si l'on doit juger sur la physionomie. Je vous en serai le récit au nom de l'esclave, poursuivit Edrenouk, si vous croyez qu'il puisse vous amuser. Le prince y consentit assez froidement, & le visir prit ainsi la parole.



## HISTOIRE

DE

CHADUL,

PRINCESSE DE L'INDE.

J'étois esclave de la princesse Chadul dès sa plus tendre enfance , & les bontés qu'elle avoit pour moi m'avoient non-seulement admise au service le plus particulier , mais je possédois toute sa confiance , & je serois morte auprès d'elle , si par un événement inutile à ce sujet , je n'eusse été enlevée & vendue aux marchands de qui vous m'avez achetée. Quand Chadul fut parvenue à l'âge de quinze ans , la vivacité de son caractère se développa , & lui faisoit chercher sans cesse tout ce qui pouvoit la dissiper ; souvent même elle se déguisoit pour aller aux bains. ( 1 ) Un jour , en venant

---

( 1 ) Les bains sont les lieux où les femmes ont le plus de liberté , elles y mangent , elles y jouent entre elles , & s'y trouvent moins retenues que dans leurs maisons.

de prendre ce divertissement, elle apperçut un jeune tailleur, qui lui fit tant d'impression & qui lui parut si beau, qu'elle m'ordonna de le suivre & de le conduire dans son appartement le plutôt qu'il me seroit possible. Je voulus, mais en vain, lui faire quelques représentations, le ton dont elle me parla m'obligea de lui obéir; je suivis le tailleur, & je l'engageai aisément à me suivre, en lui proposant de me faire un habit. Quand il fut dans l'appartement de la princesse, elle lui fit apporter à manger, s'assit à ses côtés, l'embrassa plusieurs fois; mais l'embarras du jeune-homme étoit si grand & sa pudeur, sa honte ou sa foiblesse si forte qu'il refusa ses caresses, & les repoussa même avec une sorte de mépris. La princesse, du moins à ce qu'elle m'a toujours dit, feignit de se mettre en fureur, & poussa sa main contre lui, sans penser qu'elle tenoit encore le couteau qu'elle avoit pris pour le servir à table : ce jeune-homme en fut malheureusement atteint au cœur, & si cruellement qu'il en mourut sur le champ. La princesse m'appella pour la tirer de cet embarras; notre premier soin fut de cacher le corps, ensuite elle me recommanda de ne rien négliger pour le faire enlever. Ces commissions étoient délicates, & n'étoient nullement de mon goût, j'espérai cependant que cette dernière aventure rendroit la princesse plus réservée; elle me le promit dans les premiers instans

instans de son embarras. Après y avoir beaucoup pensé, je ne trouvai point de meilleur expédient pour me défaire du tailleur, que de m'adresser à un arabe nommé Uboulouk. c'étoit un soldat de la garde, dont j'avois entendu citer la force & le caractère vif & prompt à la répartie; j'espérai que son emploi & que sa gaieté lui fourniroient les moyens de tromper la vigilance des autres gardes. Je trouvai en effet le moyen de le faire entrer dans le palais, & de le conduire à la princesse, qui lui donna cinquante sequins, & lui dit: Emporte ce coffre, en lui montrant celui dans lequel nous avions enfermé le tailleur. Je ne puis vous obéir, lui dit-il, si vous ne me montrez ce que renferme ce coffre; l'appartement des femmes est une chose de trop grande conséquence pour exposer des jours aussi précieux que les miens. Ce fut en-vain que la princesse redoubla ses instances; cinquante autres sequins qu'elle lui donna ne produisirent pas davantage, il fallut ouvrir le coffre. Ta curiosité, lui dit-elle, est présentement satisfaite, va-t-en, prends ce coffre, & pars au plutôt. Je ne suis point encore assez instruit, reprit Uboulouk, en s'asseyant sans aucun respect, mais je commence à m'en douter, & plus je vois ce cadavre, & plus je veux savoir dans le plus grand détail à quoi je m'expose; enfin, puisque je dois l'emporter, je ne dois point ignorer quel est ce corps, comment

& pourquoi il se trouve ici , & sur-tout qui l'a mis en cet état. Tu l'as vu , il ne s'agit que de l'emporter , reprit la princesse avec impatience. Uboulouk lui laissa dire , aussi bien qu'à moi , tout ce qui nous parut capable de le persuader , il n'en fut point ému ; & quand nous eûmes cessé de parler : Je saurai , nous dit-il , ce que j'ai demandé ou je ne l'emporterai pas. La princesse fut donc obligée de lui tout avouer. Voilà qui va fort bien , lui répondit l'arabe , je ne ferai point ce que vous attendez de moi , que je ne fasse ce que vous attendiez du tailleur. Insolent ! s'écria la princesse , ne crains-tu point mon ressentiment ? Non , lui répondit-il froidement ; vous êtes déjà assez embarrassée du tailleur , que feriez-vous encore de moi dans la même situation ? Cela peut être , répliqua la princesse ; mais de quel front oses-tu me faire une pareille proposition ? Vous n'avez pas imaginé vous abaisser , lui répondit Uboulouk , en prenant un tailleur , qu'avoit-il au-dessus de moi ? Au contraire , je suis d'une condition plus noble. Chadul voyant qu'elle étoit des deux côtés dans un égal danger , me pria de la tirer de ce mauvais pas , & de satisfaire Uboulouk ; j'y résistai , & Uboulouk , lui dis-je , a raison , c'est vous , princesse , que cette affaire regarde uniquement , c'est donc à vous à vous en tirer. Ainsi Chadul fut obligée de consentir à ses desirs , & le soldat ayant enveloppé

le coffre de quelques vieilles hardes, trouva moyen de tromper la vigilance de ses camarades, & de se débarrasser du corps, dont nous n'avons jamais entendu parler. Uboulouk, non-content d'avoir deshonoré la fille de son roi, voulut encore rendre sa honte publique : un jour qu'il faisoit la débauché avec des gens de la garde du palais, il se vanta, dans la chaleur du vin, d'avoir une maîtresse fort au-dessus de celles qu'ils avoient jamais eues & qu'ils pourroient avoir. Plus on se moqua de lui & plus il s'échauffa ; il en vint au point de parier cinquante sequins, & quand il eut nommé la fille du roi, ses camarades étonnés lui dirent : Pense à ce que tu dis, songe à la distance qu'il y a d'elle à toi. Vous ne voulez pas me croire ? leur dit-il, je parie cinquante autres sequins que je la ferai venir tout-à-l'heure ici. Le pari fut accepté ; il entra dans le palais & trouva la princesse qu'il pria de le suivre pour lui faire gagner son pari ; le roi malheureusement se trouvoit dans une chambre si près d'elle, qu'Uboulouk l'ayant menacée d'élever la voix, ce qui suffisoit pour la perdre, si elle continuoit à lui refuser sa demande, qu'elle fut obligée d'y consentir. La rage qu'elle avoit dans le cœur contre un homme aussi dangereux, ne lui faisant respirer que la vengeance, elle prit un gros morceau d'opium & le suivit. Elle trouva en effet plusieurs hommes, qui malgré



l'état où le vin les avoit mis , furent étonnés de la voir paroître , & qui voulurent lui témoigner le respect qu'ils lui devoient ; mais Uboulouk qui en faisoit les honneurs , leur dit de ne se point contraindre pour elle , & quand il eut pris les cent sequins du pari , il lui commanda de leur servir à boire. Ce fut alors que la princesse eut peine à soutenir de si grandes insolences , mais elle eut aussi la facilité de mettre l'opium qu'elle avoit apporté , dans la bouteille qu'on lui donna ; le vin qu'ils avoient déjà bu rendit son effet beaucoup plus prompt , & la mit en état de s'assurer bientôt de la vengeance qu'elle méditoit ; aussi elle leur perça à tous le cœur , & sur-tout au perfide Uboulouk. Après cette sanglante & juste expédition , la princesse revint dans le palais sans avoir donné le moindre soupçon de son absence. On apprit le lendemain ce massacre avec étonnement ; mais quelque perquisition que le roi pût ordonner , on ne put jamais en découvrir l'auteur. Quelque tems après , le père de Chadul conclut le mariage de sa fille avec un prince voisin de ses états , & la princesse ne pouvant absolument refuser ce mariage , fit faire plusieurs copies de son portrait ; & c'est , ajouta Edrenouck , suivant le rapport de son esclave , une de ces copies qu'elle m'avoit fait admirer. La princesse m'ordonna donc , poursuivit-elle , de les donner à différens marchands d'es-

claves , en leur promettant le prix qu'ils deman-  
 deroient d'une esclave vierge à - peu - près de son  
 âge , & qui lui ressembleroit. L'espoir d'une ré-  
 compense qui n'avoit point de bornes produisit son  
 effet ; un marchand m'en présenta une dont la res-  
 semblance m'étonna , on lui donna tout ce qu'il  
 demanda ; après qu'on l'eut examinée. & qu'on  
 l'eut trouvée telle qu'on la desiroit , la princesse  
 la déroba avec un soin extrême aux regards de  
 ses esclaves & de ses eunuques ; je demurai seule  
 dans le secret , & pour éviter tous les accidens ,  
 elle n'eut point d'autre lit que le mien. Chadul  
 cependant ne négligea rien pour gagner son ami-  
 tié , elle se flatta bientôt d'y être parvenue , & ce  
 fut alors qu'elle s'ouvrit à elle , & la pria d'oc-  
 cuper sa place , dans le lit de son mari , la pre-  
 mière nuit de ses noces ; l'esclave y consentit ,  
 ainsi on la coucha aux côtés du roi , qui fut très-  
 satisfait ; quelques momens après , la princesse  
 fort attentive à tout ce qui se passoit , voyant le  
 sommeil de son mari , s'approcha du lit , & dit à  
 l'esclave : Lève-toi , c'en est assez , je te donnerai  
 tout ce que je t'ai promis , & je reconnoîtrai le  
 service que tu m'as rendu. Je suis auprès de mon  
 mari , lui répondit - elle , que demandez - vous ?  
 Quoi , perfide ! lui répondit la princesse à voix  
 basse , c'est ainsi que tu me trompes ! Loin de  
 continuer la conversation , elle embrassa le prince .

& ses caresses qui le réveillèrent , obligèrent la princesse à s'éloigner: Chadul , dans un extrême embarras , jugea qu'elle avoit affaire à une femme qu'elle ne pourroit chasser d'auprès de son mari , sans se perdre elle-même ; elle prit aussi-tôt son parti , & descendit dans les cuisines , ramassa tout le bois qu'elle put trouver , & y mit le feu. L'incendie ne fut pas long-tems sans embrâser une partie de la maison ; on accourut de tous côtés pour l'éteindre ; le prince se leva pour donner les ordres nécessaires , & monta sur une terrasse , où l'esclave le suivit ; la princesse qui les observoit s'approcha d'eux & trouva le moment de conjurer le prince son époux de ne pas s'exposer , l'assurant que sa présence n'étoit point nécessaire dans un endroit que le feu commençoit même à gagner ; persuadé par ses conseils , il se retira , & la princesse poussa si à-propos l'esclave perfide , qu'elle la précipita dans les flammes ; elle feignit d'être fort affligée de sa perte , le roi même s'empressa d'essuyer ses larmes ; on éteignit le feu & rien n'empêcha Chadul de goûter les douceurs du sommeil dans les bras de son époux. Depuis ce tems , elle a vécu tranquille & a donné trois enfans mâles au roi son époux , qui n'a pas eu le moindre soupçon de ce qui étoit arrivé à sa femme avant qu'il l'eût épousée ; il en a jugé sur la physionomie. Voyez , seigneur , reprit alors le visir , quelles ont été ses erreurs , & combien les

jugemens des hommes peuvent être trompeurs.

Seifumulouk ne fut nullement touché de cette histoire, & ne daigna pas même faire la moindre application sur les dangers qu'il pouvoit courir; il n'y a point d'amant qui ne se croie excepté de la loi commune, & la prévention de l'amour n'est pas un de ses moindres inconvéniens.

Cependant les deux cens personnes que le roi Hasim avoit dépêchées dans les quatre parties du monde, revinrent quand l'année fut expirée, après avoir été, les uns dans la Grèce, les autres dans la Kiovanie; quelques-uns avoient parcouru l'Asie, d'autres avoient traversé l'Afrique; mais leurs peines & leurs soins avoient été inutiles, & ils ne rapportèrent qu'un état circonstancié des plus belles filles qu'ils avoient trouvées dans leurs voyages. Moins le prince eut d'espérance, plus sa douleur augmenta quand il vit que les recherches avoient été inutiles. Je n'ai rien épargné pour vous satisfaire, lui dit le plus tendre des pères, il est à présumer que vous aimez un phantôme, un objet idéal, la beauté qui vous enflamme est inconnue sur la terre, & l'on n'a pas même, dans les quatre parties du monde, la moindre connoissance du pays d'Irem; comment donc pouvoir y parvenir, comment peut-on obtenir cette beauté prétendue? Ce qu'il y a de certain c'est que les larmes & le

désespoir ne sont pas des moyens pour obtenir l'objet de sa passion. Voilà, mon cher fils, continua le roi, un état circonstancié de l'âge & des qualités de toutes les beautés qui sont dans le monde connu ; choisissez, il n'y en a point que je ne puisse vous donner. Rien ne peut me faire oublier Bedihuld-gemal, reprit le prince avec vivacité ; quand celles que vous m'offrez seroient plus belles que le soleil, elles ne pourroient toucher mon cœur, & je préfère l'idée de ma princesse à la possession réelle de toutes les autres. Mais, seigneur, ajouta-t-il ; je n'ai point encore perdu l'espérance de la trouver, je n'ai plus qu'une grâce à vous demander, si vous me l'accordez je n'aurai plus rien à désirer du meilleur père que le soleil ait éclairé ; elle m'est nécessaire pour ne point mourir, ajouta-t-il, en versant un torrent de larmes. Le roi le voyant si cruellement déterminé lui promit de lui accorder sa demande. Permettez-moi, lui dit-il, de parcourir moi-même le monde, je serai plus heureux que vos envoyés, mon cœur me le dit, du moins ce cœur sera-t-il satisfait, il aura fait tout ce qu'une aussi forte passion lui inspire, & pour lors je mourrai content. Ce fut en vain que ce bon roi voulut s'opposer à ce dessein, il fut obligé de donner tous les ordres nécessaires pour un départ dont il avoit le cœur percé. Rien ne peut exprimer la douleur du père en embrassant ce cher fils,

le deuil de toute l'Égypte fut général & sincère ; enfin , le prince s'embarqua sur la mer-rouge , & monta la superbe & nombreuse flotte que le roi avoit fait armer pour le suivre , la jeunesse la plus brillante de ce grand royaume , les soldats les plus aguerris , & les meilleurs astrologues s'embarquèrent avec le prince.

La flotte traversa la mer-rouge sans aucun accident , & navigua très-heureusement jusqu'à la chine ; le prince mouilla dans les ports de ce grand empire , & le roi Faquefour ayant appris l'arrivée du prince , lui rendit tous les honneurs dus à son rang ; non-content de la réception magnifique qu'il lui fit dans son palais , il eut assez de confiance en lui pour recevoir une fête superbe qu'il lui offrit sur son vaisseau. Faquefour , étonné de la tristesse qui obscurcissoit les graces & la beauté du prince Seifulmulouk , voulut en savoir la raison ; & le prince lui demanda des nouvelles de Bedihuldgemal , fille du roi d'Irem ; Faquefour lui protesta que la princesse & le pays lui étoient également inconnus. Mais il y a , continua-t-il , un homme dans mes états , âgé de 170 ans , qui peut seul , je crois , dans tout le monde , satisfaire votre curiosité. Aussitôt il donna ordre qu'on allât le chercher : il fut conduit avec beaucoup de diligence , & le roi lui ayant fait des questions sur l'Irem & sur la princesse , en présence du prince , il avoua qu'il ne lui

restoit plus qu'une idée confuse de ce pays, dont il avoit entendu parler dans sa jeunesse. Mais allez, continua-t-il, à Kebr; le plus grand abord qu'il y ait au monde pour les marchands de tous les pays de l'univers, vous y trouverez de plus un nommé Madehour, qui pourra, je crois, satisfaire votre curiosité. Il indiqua précisément la route qu'il falloit tenir pour aller à Kebr, & ajouta qu'il falloit au moins trente jours de navigation pour y arriver. Le prince voyant qu'il ne pouvoit trouver de plus grands éclaircissemens en ce pays, prit congé du roi; ils se quittèrent en se jurant une éternelle amitié. Après une navigation fort heureuse pendant vingt-cinq jours, il survint une tempête, ou plutôt un de ces terribles ouragans, qui font tant de ravage dans les mers des Indes, & le prince eut non-seulement la douleur de voir périr l'élite de la nation Égyptienne, mais il eut encore celle d'être témoin de la perte du vaisseau sur lequel Saïd' avoit passé la veille, il le vit s'ouvrir & s'abîmer. Ce funeste accident le rendit insensible à sa propre conservation; plongé dans la douleur de la perte d'un ami si cher, il ne s'apperçut pas que son vaisseau, meilleur ou plus heureux, avoit résisté seul à la violence de la tempête. Cher Saïd, s'écria-t-il, c'est moi, c'est mon funeste amour qui te cause la mort; ces idées lui rappellèrent tout ce que son père lui avoit dit en le quittant; il ne

fut tiré de l'abîme affreux de ses pensées que par l'attaque d'un vaisseau que les officiers de son bord avoient pris d'abord pour un marchand, mais qui étoit un corsaire noir; celui-ci profita du désordre que la tempête avoit causé dans le vaisseau du prince, & malgré sa valeur, le désespoir qu'il avoit dans le cœur de l'inutilité de sa recherche & de la perte de son ami, malgré les efforts que firent tous les Égyptiens pour conserver leur liberté, Seifulmulouk se vit enfin prisonnier avec un seul homme de sa fuite, tous les autres ayant péri dans le combat. Le prince, chargé de fers & dépouillé, arriva bientôt après à la côte, les Noirs lui firent prendre le chemin de la montagne, & le présentèrent à leur roi. Ce grand homme noir, dont les yeux étoient aussi brillans que des étoiles, étoit assis sur son trône; le prince lui parut si délicat & si bon à manger, qu'il l'envoya à la princesse sa fille, avec celui qui l'accompagnoit, lui conseillant de les garder l'un & l'autre comme des mets dont il se privoit pour rétablir sa santé, & lui faire passer le dégoût qui la tourmentoit depuis quelque-tems. La princesse noire fut sensible à la grâce & à la beauté du prince, l'une & l'autre ne perdent jamais de leurs droits, & la vue du prince produisit sur la santé de cette princesse l'effet que le cœur occupé produit volontiers sur le tempérament. Elle l'aima donc, & se porta bien,



malgré le jeûne austère qu'elle avoit observé pour conserver l'un, puisqu'elle l'aimoit, & l'autre dans la crainte que l'objet de son amour ne s'ennuyât. Quelques jours après, le roi son père lui demanda comment elle avoit trouvé les esclaves dont il s'étoit privé pour elle ; elle lui répondit qu'elle les avoit trouvés excellens , & qu'il y en avoit un sur-tout qui l'avoit guérie de tous ses maux. Cependant, la princesse ne fut occupée que du soin de plaire à son nouvel esclave ; mais eût-elle été plus aimable , le prince n'en auroit pas été plus touché, il fut même long-tems sans remarquer l'impression qu'il avoit fait sur elle, il ne s'en apperçut qu'en la voyant paroître un jour le visage blanchi de chaux , & les sourcils noircis avec du charbon ; elle avoit imaginé qu'un moyen de lui plaire étoit de prendre sa couleur , mais il ne lui réussit pas plus que les autres. Enfin, le prince lui paroissant insensible, elle fut mille fois au moment de l'imoler à la vengeance de ses charmes & de ses bontés. Vingt fois elle prononça l'ordre fatal, vingt fois elle le suspendit ; mais lassée de ne rien gagner sur son cœur, elle ordonna qu'on le fît travailler aux ouvrages les plus pénibles. Ses ordres furent exécutés avec la plus grande rigueur , & on lui fit porter tant de pierres que son dos ne fut bientôt plus qu'une plaie. Le prince, au moment de succomber sous le poids de tant de maux, se dé-

termina avec le compagnon de ses infortunes à mourir plutôt que de souffrir plus long-tems ; ils travailloient assez près de la mer , & parvinrent à construire un radeau sur lequel ils partirent sans aucun obstacle ; leurs provisions furent suffisantes pour les conduire dans une île où ils trouvèrent des fruits , de l'eau & des rafraîchissemens , ils se couchèrent aux pieds des arbres ; & quand la nuit fut venue , ils virent sortir de la mer une grande quantité de poissons de différentes couleurs & de différentes tailles , qui mangèrent de ces fruits , jouèrent sur le sable , & retournèrent dans leur élément avant la pointe du jour. Cependant , le prince ne pouvant apprendre dans cette île des nouvelles de la princesse Bedihuldgemal ; dont il étoit toujours également occupé , résolut de se confier encore une fois à son radeau ; quelques jours après ce second embarquement son camarade de voyage mourut , & le prince accablé de ce nouveau malheur arriva dans l'île du bois de sandal & d'aloës. C'étoit le plus grand danger qu'il pouvoit courir , les fourmis dont cette île est remplie l'auroient indubitablement mangé , si par bonheur ce n'eût pas été le tems de la retraite de ces animaux terribles ; elles sont grosses comme des dogues , & beaucoup plus carnassières ; en un mot , elles dévorent tout ce qu'elles trouvent , & quand les marchands , que l'ardeur du gain conduit dans

cette île pour couper les bois précieux qu'elle renferme, arrivent, ils sont obligés, pour avoir assez de tems pour les couper & les emporter, de s'y trouver avant la saison qui oblige les fourmis de se retirer ; ils parcourent l'île sur des chevaux très-vites, en jettant des morceaux de viande à celles qui les poursuivent, pour avoir la liberté de marquer les arbres qui leur conviennent, & qu'ils reviennent ensuite prendre quand l'île est débarrassée de ce danger. Seifulmulouk affligé de la perte de son ami, ne pouvant rien apprendre de la princesse Bedihuldgemal, étoit prêt à s'abandonner au désespoir ; il étoit sur-tout déterminé à ne plus s'exposer à l'inconstance & à l'ennui de la mer, quand il apperçut un oiseau, grand comme un chameau, dont la tête étoit noire & les jambes vertes, qui païssoit comme les animaux à quatre pieds ; il aima mieux courir les risques d'un nouveau danger. Pour cet effet, il s'attacha doucement à un pied de cet oiseau, il ferma les yeux dans la crainte que l'élévation du vol ne lui fit tourner la tête. L'oiseau en effet s'envola & emporta le prince ; il a toujours ignoré le chemin que cet animal lui fit faire ; mais ce qu'il avoit craint lui arriva, car il ouvrit les yeux, & soit à cause de la fatigue, soit à cause du défaut de respiration, la foiblesse lui fit lâcher les mains, la corde qui le tenoit attaché se cassa ; il est constant qu'il étoit

perdu , si l'oiseau qui l'avoit très-bien apperçu n'avoit plongé son vol avec plus de rapidité qu'il ne tomboit , & ne l'eût reçu sur son dos , sans lui faire le moindre mal : il avoit intérêt de le ménager , car il le porta tout de suite sur un grand arbre qui renfermoit son nid , & le donna à manger à ses petits qui se préparoient à le dévorer. Le prince alloit encore périr sans ressource ; si dans le moment il ne fût arrivé un grand serpent qui renversa le nid , & mangea tous les petits ; Seifulmulouk , quoiqu'un peu étourdi de sa chute du haut de l'arbre , se releva promptement , trop heureux d'avoir échappé à d'aussi grands dangers. Après avoir marché quelque tems , il apperçut une montagne dont la mer battoit le pied , & sur laquelle brilloit un palais éclatant par sa magnificence ; avec une peine infinie il parvint jusqu'à la porte , & fit de grands efforts pour détacher une clef qui lui parut être celle de la porte , & qui ne tenoit cependant qu'à un clou. Enfin , sa bague toucha le talisman sans qu'il s'en apperçût , & rien ne l'empêcha de prendre la clef. Il ouvrit le palais , & ses yeux furent éblouis de tout ce qu'il découvrit de richesses ; il parcourut un appartement immense , au fond duquel il trouva une fort belle fille couchée sur un trône & couverte d'un tapis magnifique. Le prince la considéra quelque-tems , mais surpris de ne l'avoir point éveillée par le bruit qu'il avoit fait , il

ne douta point qu'une pierre gravée sur laquelle elle avoit la tête appuyée ne fût encore un talisman qui lui caufoit ce profond sommeil, il y toucha; auffi-tôt la fille se leva sur son féant : Que voulez-vous encore, cruel Sedifbaoh? dit-elle en s'éveillant à moitié; pourquoi me tourmenter toujours? Mais un instant après, reconnoiffant son erreur : Qui êtes-vous? dit-elle au prince; comment vous trouvez-vous ici? Belle princesse, lui dit Seifmulouk, je fuis un malheureux, amant que l'amour persécute encore plus que la fortune; daignez m'apprendre les raisons de tout ce que je vois dans ce palais que vous paroiffez occuper seule. Je fuis fille, dit-elle, du roi de Serendib, ce prince n'a reçu du ciel que trois filles; nous avions, mes sœurs & moi, un jardin qui faisoit notre unique amusement, un bassin de marbre qui recevoit une fontaine, nous servoit souvent à prendre le plaisir du bain; il y a peut-être un an (car le sommeil cause un peu de dérangement dans mes dates) que nous étions déshabillées pour jouir de ce plaisir, il s'éleva tout-à-coup un vent terrible qui causa une poussière si épaisse qu'on ne distinguoit plus aucun objet : dans ce moment nous vîmes au milieu de nous un homme qui me saisit malgré mes cris, & me porta dans ce palais; quand nous y fûmes arrivés, il me dit qu'il étoit fils d'un roi des esprits, & frère de Kilsém aujourd'hui sur le trône.

trône. Je vous ai vue, m'ajouta-t-il, & dans ce moment je vous ai aimée. Mais pour un esprit, lui dis-je, vous avez avec moi un procédé bien singulier; quand on veut plaire, on s'y prend autrement, & vous m'inspirez un éloignement que rien ne pourra vaincre. Vous ne pouvez espérer de me plaire, ajoutai-je, qu'en me reportant tout-à-l'heure dans l'endroit où vous m'avez trouvée. Tant que je vous aimerai, rien ne pourra me séparer de la belle Méliké, me dit-il avec vivacité, j'aurai du moins la satisfaction de vous avoir en ma puissance. Mes prêtres furent inutiles, & ses refus m'ayant encore prévenue à son désavantage, il fut bientôt convaincu que sa vue & le brillant de son palais ne faisoient qu'une impression désagréable sur mon cœur; aussi-tôt il m'endormit dans la situation où vous m'avez trouvée. Il vient une fois par mois m'éveiller comme vous avez fait, je crois toujours, à chaque fois qu'il me réveille, n'avoit dormi qu'une nuit. Mais, prince, parlez-moi de vous-même; vous êtes donc un autre esprit, & vous avez autant de pouvoir que Sedibach? hélas! c'est peut-être lui qui veut connoître mes sentimens sous un déguisement aussi agréable: Eh bien, connoissez-les dans toute leur étendue; je ne me repens pas de l'aveu que je vous ai fait, & jamais je n'aimerai Sedibach. Non, princesse, je suis tel que je vous en ai fait l'aveu, lui ré-

pondit Seifulmulouk, & je ne suis pas capable de me déguiser, quand j'en aurois le pouvoir; mes malheurs m'ont conduit ici, j'ignore comment j'ai pu rompre les enchantemens qui vous environnoient. Et pour achever de la convaincre, il lui conta l'abrégé de son histoire, car ils craignoient l'un & l'autre l'arrivée de l'esprit, la princesse ne pouvant savoir la date de son dernier voyage. Le prince ne put retenir ses larmes en parlant de son ami Saïd, & de la recherche inutile qu'il avoit faite jusques-là de la princesse Bedihuldgemal. Quand il eut fini son histoire, Meliké lui dit : Je puis vous donner des nouvelles de cette beauté. Le prince, à ces mots, baïsa la terre en action de grâces, & transporté de la joie la plus vive, il la conjura de le tirer de la plus grande peine que jamais homme eût éprouvé. Pendant la grossesse de ma mère, reprit-elle, il se répandoit une odeur de musc, dont tout le palais étoit embaumé, quand le terme de sa grossesse approcha, mon père fit dresser une tente dans un endroit délicieux de son parc pour la faire accoucher, & la soulager des incommodités de la chaleur, & sur-tout pour éviter le danger de l'odeur, dont le palais étoit rempli. Un instant après que ma mère m'eut mise au monde, on la laissa seule, & elle vit descendre d'un arbre sous lequel sa tente étoit dressée, une belle femme qui s'approcha de son lit, & lui dit : Je vous ai

des obligations que je ne pourrai jamais reconnoître ; il y a long-tems qu'une jalousie de mon mari, assurément très-mal fondée, l'a obligé de m'enchanter sur cet arbre ; mon mari & moi nous sommes des esprits ; cependant je n'ai jamais pu comprendre comment il s'est abandonné à une idée si déraisonnable. Enfin, le projet de vous faire abandonner votre palais par l'odeur du musc a réussi, & la fumée de votre manger vient de rompre un enchantement qui, sans la circonstance de vos couchés au pied de cet arbre, auroit été d'une longueur infinie. Mon mari ne le pouvoit plus rompre ; il a fait d'inutiles efforts, car j'ai eu depuis long-tems la consolation de voir qu'il m'a rendu justice. Mais avant de retourner dans l'Irem, mon pays, donnez-moi la petite Mélité dont vous venez d'accoucher, je veux la nourrir moi-même, & pour vous assurer de l'envie que j'ai de vous la rapporter quand je l'aurai sévrée, je vous laisserai ma fille Bedihuldgemal dont je suis accouchée sur cet arbre. Ma mère y consentit ; la femme esprit me reçut dans ses bras, & remit son enfant à la reine dans un berceau tout garni de rubis, Ma mère prit tant d'amitié, & s'attacha si vivement à la jeune Bedihuldgemal, qu'elle ne voulut point la rendre à l'esprit sa mère quand elle me rapporta à elle, sans lui avoir fait jurer de l'amener chez elle plusieurs fois dans l'année. Bedihuldgemal mérite



en effet qu'on l'aime, car elle est accomplie; vous voyez que si je pouvois retourner chez mon père, il me seroit aisé de vous la faire voir, & de vous convaincre de tous ses agrémens. La chose ne vous seroit pas difficile, s'écria le prince, partons. Ce départ me paroît de la plus grande difficulté; lui répondit la princesse, car vous-même je ne sais comment vous pourrez sortir d'ici; vous en allez juger: Tout ce que j'ai pu savoir de l'esprit cruel qui m'a enlevée, c'est qu'il se nomme Sedibach; si cette île n'avoit pas été inaccessible, il n'en auroit pas fait choix pour m'y retenir, il a pris soin de s'en assurer, la façon dont nous y sommes arrivés l'un & l'autre me confirme dans cette idée; mais quand je lui ai demandé s'il y avoit loin d'ici au pays des hommes, il m'a répondu qu'il n'y avoit pour lui qu'une médiocre distance, mais qu'il y en avoit une considérable suivant le calcul des hommes; & quoiqu'il ait répondu avec peine à toutes les questions que je lui ai faites, voici ce que j'en ai pu savoir. Je lui demandai quel âge il avoit; il me répondit qu'il avoit sept cens ans. Mais où se cache votre ame, lui dis-je, pour vivre si long-tems? Cette question le fâcha, il me répondit avec assez de brutalité, que cela devoit m'être fort indifférent; je lui dis en pleurant: Ne m'avez-vous pas fait assez de peine en me séparant d'avec mes parens, sans me témoigner aussi peu de con-

fiance ? que craignez-vous de la curiosité que je vous témoigne ? Sedibach sentit bien que les refus n'étoient pas un moyen de me plaire ; il me dit donc : Tout inutile qu'il vous puisse être de savoir où se retire mon ame , pour vous prouver l'excès de ma confiance , sachez qu'il y a dans un cercueil de verre un pigeon dans lequel mon ame est renfermée , & que ce cercueil est au fond de la mer. L'anneau de Salomon présenté à la surface de cet élément , peut seul l'en faire sortir , celui qui auroit ce secret seroit maître de mon sort. Ah ! princesse , s'écria Seifulmulouk , vous serez délivrée , voici la bague ; l'amour dont je suis occupé me prive de toute réflexion , c'est elle sans doute qui a détruit les talismans qui m'auroient empêché de vous voir jamais , & de savoir des nouvelles de Bedihuldgemal ; allons , princesse , ne perdons point de tems , craignons tout d'un ennemi dangereux. La princesse le suivit ; ils arrivèrent en peu de tems sur le bord de la mer , & d'abord que l'anneau eut été présenté , le cercueil de verre parut ; le prince l'ouvrit , & saisissant le pigeon , il lui coupa la tête , en disant : Plût à dieu pouvoir ainsi traiter tous les mauvais esprits ! A-peine cette exécution étoit-elle achevée , qu'il s'éleva un vent terrible , & ils virent tomber à leurs pieds du sang avec un corps & une tête séparée ; Méliké la reconnut avec plaisir pour être celle de Sedibach ; le prince fit

alors avec plus de tranquillité un radeau avec lequel il embarqua des raisins, des grenades, & ce qu'il put rassembler de provisions, & montant dessus avec la princesse, ils profitèrent d'un vent frais qui les éloigna du rivage, à l'aide d'une voile que le prince avoit eu le soin de disposer. Le lendemain de leur embarquement, pendant que Seifmulouk prenoit quelque repos, un des plus grands crocodiles vint les attaquer; la princesse éveilla le prince, qui tira son sabre, & avec autant de force que d'adresse le coupa en deux. Quelques jours après, ils rencontrèrent un vaisseau qui vint à eux pour leur donner du secours. Méliké apprit avec joie qu'il venoit de Vafir, & qu'il appartenoit au roi Tadjelmulouk. C'est un de mes oncles, dit-elle, & qui paie tribut au roi de Serendib, mon père. Les gens du vaisseau la reconnurent pour la niece de leur roi, se prosternèrent devant elle, & suivant ses ordres la conduisirent très-heureusement à Vafir. Méliké y fut reçue avec des transports de joie infinis, & les obligations dont elle fit le détail, & qu'elle convint d'avoir au prince d'Égypte, lui firent partager le bon accueil qu'on lui fit. Le roi dépêcha un courier à celui de Serendib, pour lui faire part du retour de sa fille; ce bon père partit aussi-tôt pour la venir chercher: avec quelle joie l'embrassa-t-il? Il combla de présens Seifmulouk, & lui donna une superbe pelisse. Le con-

tentement qu'il éprouva en apprenant que sa fille étoit encore aussi vertueuse que le jour de son enlèvement, malgré les séductions de l'esprit, & malgré les graces & la jeunesse du prince d'Égypte, lui firent imaginer avec raison qu'il étoit père de la fille du monde la plus sage. Le roi de Serendib ne fit pas un long séjour chez celui de Vafir, il partit promptement pour retourner à sa cour, & ne pouvoit plus se séparer de Seifulmulouk; aussi il ne négligea rien pour lui en rendre le séjour agréable.

Un jour Seifulmulouk en revenant de la chasse, accablé de la tristesse que lui cauçoit l'amour & l'amitié, aperçut dans la foule de ceux qu'il rencontra sur le chemin du palais un jeune-homme qui ressembloit à Saïd, ce cher ami de son cœur; il le fit remarquer à un homme de sa suite, & le chargea de le conduire dans son appartement; pour repaître au-moins ses yeux d'une ressemblance dont son cœur seroit flatté. Ses ordres furent exécutés, on conduisit le jeune-homme, qui fit quelques difficultés d'obéir; alarmé de se voir arrêté, il assuroit qu'on le prenoit pour un autre. Quand il fut devant le prince, il étoit si troublé qu'il le méconnut; Seifulmulouk lui demanda de quel pays il étoit, il répondit: Je suis Égyptien, & mon nom est Saïd, il y a trois ans que je souffre éloigné de mon pays. Le prince fut si touché de retrouver son

ami , & sentit si vivement le reproche que l'état où il le retrouvoit faisoit à son cœur , qu'il ne put s'empêcher de lui sauter au col. Avec quels transports ces amis ne s'embrassèrent-ils pas ! Avec quelle vivacité ils se firent le détail de leurs aventures ! La joie ou le chagrin se peignoient sur leur visage selon la situation représentée. Quand le prince eut fait un récit fidele à Saïd de tout ce qui lui étoit arrivé , Saïd lui apprit que la tempête ayant brisé le vaisseau sur lequel il se trouvoit le jour qu'il avoit été séparé de lui , il s'étoit sauvé sur des débris que la mer avoit poussés contre une île. J'avoue , continua-t-il , que le désespoir que me causoit la perte de mon prince , que je croyois certaine , pensa me coûter la vie ; cependant l'épreuve que je faisois moi-même des bontés du ciel me donna quelques espérances ; les fruits de l'île à laquelle j'abordai étoient excellens , & réparèrent aisément la fatigue que j'avois essuyée sur la mer. Mais je ne fus pas long - tems sans me repentir du séjour que j'y avois fait. Je n'avois pas remarqué que cette île étoit remplie de singes ; quand je m'en apperçus , ils ne me causèrent aucune méfiance , au contraire , leurs sauts & leur agilité me donnoient un spectacle amusant ; ils profitèrent de mon sommeil pour me saisir , ensuite ils m'enfermèrent dans une cage de bois , qu'ils suspendirent à un arbre , autour duquel ils faisoient la garde en dan-

fañt & en faisant des cris épouvantables. Ils ne me donnèrent d'abord que de l'herbe à manger ; mais ma cage étant tombée le jour d'un grand vent, je passai les bras à-travers les barreaux pour attraper quelques fruits ; les singes s'aperçurent que je les aimois, & ne m'en laissèrent point manquer ; cependant ils s'ennuyèrent de me garder, & s'étant tout-à-fait écartés, je rompis la cage, & je pris la fuite ; je me chargeai de tous les fruits que je trouvai sur mon chemin, & je ramassai sur le rivage les débris qui m'avoient apporté. Je fus à-peine vingt-quatre sur la mer, que je rencontrai un vaisseau qui envoya sa chaloupe pour me prendre ; il étoit monté par des hommes noirs, qui me parurent d'une grande férocité ; un vent forcé les poussa sur la côte d'Human, ils y périrent ; les gens du pays firent les Noirs esclaves, & me délivrèrent. J'ai vécu plus d'un an réduit à travailler pour vivre ; enfin, j'ai trouvé une caravane de marchands qui venoit dans cette ville, je l'ai suivie en conduisant les chameaux. J'étois résolu de courir l'univers pour vous trouver, & de ne point retourner en Égypte sans avoir appris de vos nouvelles. Le prince embrassa mille fois son ami, lui donna ses plus beaux habits, & le mena lui-même au roi de Serendib, qui obligea Saïd de lui conter son histoire ; ensuite Seifulmulouk présenta son ami à Méliké, qui ressentit à sa première vue ce charme

prince Seifulumouk. Mais ce qui m'engage, ajouta-t-elle, à l'aimer peut-être encore plus, c'est l'amour qu'il a pour vous, ma chère sœur. Alors elle lui conta dans le plus grand détail, avec la vivacité que donne la reconnaissance, tout ce que ce prince avoit souffert pour l'amour d'elle. S'il a fait tant de choses pour un simple portrait, continua-t-elle, que fera-t-il quand il vous aura vue, quand vos graces animées par votre esprit auront produit à ses yeux tout ce qui peut séduire à-la-fois! Bedihuldgemal fut touchée de ce récit, mais elle ne voulut jamais consentir à se laisser voir par le prince. Que diroit Chesbal, mon père, répliqua-t-elle, s'il venoit à savoir que j'eusse fait une telle démarche, ces anciens esprits comme lui ne veulent pas que l'on se communique avec tant de facilité. Je fais gré au prince, continua-t-elle, de ce qu'il a souffert pour moi, je suis touchée de reconnaissance pour les services importants qu'il vous a rendus; ne me sachez pas mauvais gré de mes refus. A quoi cette entrevue nous conduiroit-elle? Vous savez que je ne pourrois l'épouser. Enfin, tout ce que Méliké put obtenir de sa sœur, c'est qu'elle le verroit, & qu'il ne la verroit pas. J'y consens, lui répondit Bedihuldgemal, pourvu qu'il l'ignore. Méliké le lui promit, & voici l'arrangement qu'elle fit. Dans de certaines saisons, on abandonne les maisons de Serendib pour habiter des tentes qui renferment toutes

secret , & cette douce illusion que le prince des esprits n'avoit jamais pu lui inspirer. Saïd , qui de son côté n'avoit jamais aimé , n'attribua qu'à la reconnaissance des bontés que cette princesse avoit pour son ami , les sentimens qu'il ressentit pour elle ; il ne les regarda même pendant long-tems que comme une justice qu'il rendoit à son mérite. Mais ils ne furent pas long-tems l'un & l'autre sans démêler plus clairement leurs véritables sentimens. Seifulmulouk fut charmé de voir son ami attaché à la sœur de Bedihuldgemal ; il ne lui pouvoit rien arriver qui lui fît envisager un plus agréable avenir , leurs sentimens croissoient chaque jour , & le prince voyant leur bonheur sans envie , desiroit ardemment d'en éprouver un pareil. Enfin , Méliké annonça au prince que Bedihuldgemal devoit arriver le lendemain ; quelle joie-pour un prince autant éperdu d'amour ! Mais , quelle méfiance de lui-même ! Il aimoit , étoit-il assuré de plaire ? pouvoit-il s'en flatter ? Bedihuldgemal étoit un esprit , le prince n'avoit d'autre espérance que celle que lui pourroit donner la vérité de ses sentimens , & l'amitié dont Méliké l'avoit si souvent assuré. Bedihuldgemal arriva enfin , & quand elle eut embrassé la reine sa nourrice , & Méliké , qu'elle appelloit sa sœur , ces jeunes princesses s'entretinrent en particulier. Méliké lui conta tous les maux que l'esprit lui avoit faits , & les obligations qu'elle avoit au



les commodités & tous les agrémens de la vie ; la cour étoit alors campée dans un grand parc , Méliké vint chercher le prince dans sa tente , le fit passer assez près de celle de Bedihuldgemal pour en être vu & même entendu ; elle n'eut pas de peine à lui faire parler de l'amour qu'il ressentoit , il s'en acquitta d'une façon si tendre & si sincère que la princesse en fut émue , & que son esprit commença dès-lors à n'avoir plus que de foibles droits sur son cœur. Ces sentimens étoient absolument nouveaux pour la princesse , ils sont peu d'usage parmi les esprits , elle en fut touchée , mais elle résista constamment au plaisir de se laisser voir au prince , elle fit des voyages plus fréquens qu'elle n'en avoit encore fait à la cour de Serendib , elle consentit à recevoir des lettres du prince , qui la charmèrent parce qu'elle n'y trouvoit que du sentiment. Enfin , la douleur de ne pas voir la princesse causa une grande maladie à Seifulmulouk , & le réduisit dans un état dont Méliké fut lui faire des peintures aussi vives que touchantes , & qui l'engagèrent une nuit à sortir de sa tente pour s'approcher de celle du prince. Elle le vit en effet qui pleuroit d'amour en considérant son portrait ; il lui parut abattu , la tendre pitié qui précède ordinairement l'amour la saisit , elle fut alarmée de sentir qu'elle aimoit malgré elle , & le combat de son cœur avec son esprit la fit tomber évanouie. Le

cri qu'elle fit en tombant fit accourir le prince avec un flambeau. Que devint-il, en reconnoissant l'incomparable Bedihuldgemal ! Voici donc celle que je cherche , s'écria-t-il tendrement ; mais en quel état la trouvé-je ! Les gardes étoient heureusement endormis , il ne voulut éveiller personne, pour ne pas exposer la princesse ; il s'assit à ses côtés, leva doucement sa tête, & la posa sur ses genoux ; ses joues luisantes comme la lune le mirent si fort hors de lui-même qu'il l'embrassa en répandant ces larmes chaudes qui partent véritablement du cœur, & que la tendresse fait couler avec délices ; il ne put lui donner d'autre secours pour la rappeler à la vie. Surprise de la situation où elle se trouvoit, elle prit son voile pour cacher sa rougeur & son embarras. Ah ! prince , qu'avez-vous fait ! lui dit-elle , & quelle est votre insolence ! Beauté du monde , lui répondit-il , pardonnez à l'amour dont je brûle ; souffrez que je vous admire , laissez-moi parler. Je ne dois point vous entendre , lui répondit la princesse. Seifulumouk, la conjura au nom de l'amitié qu'elle avoit pour sa sœur, & ses prières furent si touchantes qu'elle lui donna audience ; quand il eût exprimé son amour, Bedihuldgemal lui répondit : On m'a fort assuré que la fille du roi de Zimpar vous aimoit. Je ne la connois seulement pas , reprit-il, avec vivacité ; n'écoutez jamais ce que vous diront les esprits, si vous voulez

être heureux en amour ; ils sont méchants , les sentimens leur sont non-seulement inconnus , mais il semble qu'ils en soient jaloux , & qu'ils ne s'occupent que du soin de les détruire. On dit , lui répliqua la princesse , que tous les hommes sont infidèles. Peut-on l'être en vous aimant , lui répondit-il. Si nous étions mariés , si tant est que notre alliance fût possible , poursuivis Bedihuldgenal ; nos enfans ne pourroient s'accorder. Ils auront tous de l'esprit , sans doute , reprit le prince avec ardeur , car ils tiendront de vous , & notre union leur servira de règle & d'exemple. Mes parens m'aiment trop , interrompit la princesse , pour me permettre de vous suivre , ils ne consentiront jamais à une telle alliance. La vérité de mon cœur , la pureté de mon amour , les toucheront , poursuivit Seifulmilouk , si vous me permettez de les voir : mais si vous m'aimez , ce même attachement qu'ils ont pour vous les engageroit sans doute à vous satisfaire , c'est la seule occasion où mon cœur puisse vous pardonner d'avoir encore de l'esprit. La princesse à moitié persuadée ; répandoit cependant un torrent de larmes causées par les reproches que l'esprit lui faisoit faire sur elle-même ; la réflexion lui peignoit les engagemens qu'elle prenoit & les embarras dans lesquels elle se précipitoit. Mais n'y a-t-il pas dans le monde , lui dit-elle , encore des princesses plus aimables que moi , qui vous con-

viennent mieux, & qui pourront faire votre bonheur? O beauté du monde! lui répliqua-t-il, toutes les beautés célestes descendroient pour moi sur la terre, que je vous préférerois à elles. Tout ce que je vous dis ne vous persuade point, dit-il en pleurant à son tour; j'aime mieux mourir que de vivre si cruellement. En disant ces mots, il tira son poignard dans le dessein de se frapper; la princesse alarmée le lui arracha des mains, & touchée de cette dernière marque d'amour; elle lui avoua tout ce qu'elle ressentait. Ce n'est point encore assez, dit-elle, que d'être obligée de vous aimer, malgré toutes les raisons qui s'y opposent, il faut que j'éprouve les plus vives inquiétudes; songez qu'il y a sept mille esprits qui ont juré votre perte, & qui veulent ne vous laisser aucun repos qu'ils n'aient vengé la mort de Sedibach. Je ne crains plus rien puisque vous m'aimez, lui répondit le prince, quand il y auroit encore mille fois plus d'esprits acharnés contre moi. Il faut, lui dit-elle, que vous alliez voir Surouebatuuan, l'esprit ne fait pas toujours perdre les droits du sang, c'est mon aïeule, elle m'aime & son naturel est excellent, elle peut seule obtenir le consentement de mes parens. Bedihuldgemal lui permit ensuite de l'accompagner jusqu'à sa tante, ils se firent les plus tendres adieux, & quand ils furent séparés, leurs idées furent bien différentes; Ssifilmulouk étoit dans la joie que son

bonheur lui inspiroit, & ressentoit toutes les espérances flatteuses de l'amour; la princesse au contraire ne pouvoit revenir de l'étonnement que lui causoient, & sa nouvelle démarche, & les engagements qu'elle venoit de prendre; elle étoit étonnée sur-tout d'avoir parlé sans esprit, & d'avoir été séduite sans en avoir entendu. Elle ne pouvoit se rappeler un mot de la conversation qu'elle venoit d'avoir; il lui en étoit cependant demeuré une idée élégante; & quand elle fit part à Méliké de l'étonnement où elle étoit d'aimer & d'être aimée d'un autre que d'un esprit; son aimable sœur lui dit: Vous ne devez pas en être étonnée, songez qu'une mortelle vous a nourrie, & vous a rapprochée de l'humanité; consolez-vous, vous aimez Seifulmulouk, & j'aime Saïd: nous avons fait un bon choix, ne pensons qu'à nous rendre heureuses. Bedihuldgemal chargea quelques esprits esclaves de conduire le prince dans la ville de Siminè par-delà la mer de Diouchan où Surpuchanquan faisoit sa demeure ordinaire. Leurs adieux furent tendres, & Méliké obtint du prince de laisser Saïd à la cour de Serendib: c'est ainsi que l'amour sépare les amis sans leur causer de regret.

Le prince, car les esprits voyagent en diligence, arriva promptement, & les esclaves l'abandonnèrent en arrivant dans la ville, qui lui parut plus brillante que toutes celles qu'il avoit vues jusqu'alors.

La

La terre étoit d'argent, les maisons étoient bâties d'émeraudes & de rubis, on n'y voyoit que des sandales & des aloës; les tentes de toutes les couleurs, & des plus riches étoffes étoient, dans cette saison, mêlées avec ces superbes maisons. Il en distingua une plus superbe que les autres, & comprit aisément que c'étoit celle de la reine mère, il y tourna ses pas; elle parut assise sur un trône d'or avec des habits couverts de diamans brillans. Le prince se prosterna devant elle. Qui vous a donné la témérité de venir ici? lui dit-elle, vous êtes le premier homme qui ait eu la hardiesse d'y pénétrer. Seifulmulouk; effrayé d'un accueil si sévère, lui conta les malheurs & les dangers auxquels il s'étoit exposé pour le seul portrait de sa petite-fille; la reine lui dit: L'alliance à laquelle vous aspirez est impraticable, & n'a jamais eu d'exemple; elle ajouta même, que l'inconstance des hommes y mettroit toujours un obstacle qu'elle ne pourroit se dispenser de représenter au roi son fils, si jamais il avoit la foiblesse d'être ébranlé. Le prince, frappé comme d'un coup de foudre à ces mots redoutables, tomba sans connoissance. Il est bon de savoir que Bedihuldgemal avoit prévenu la bonne Surouchanuan, & qu'elle ne lui parloit ainsi que pour éprouver son amour; elle étoit la femme du meilleur naturel, aussi elle se repentit bientôt d'avoir poussé trop loin son épreuve, elle

le fit revenir avec de l'eau rose , & lui dit : Prince ; vos procédés & vos récits m'ont touchée , vous méritez l'amour de ma fille , & loin de m'opposer à votre mariage , je vais ne rien négliger pour le faire réussir ; venez dans l'Irem , & vous jugerez de la sincérité de mes paroles. Ils partirent en effet , & leur voyage ne fut ni long ni fatigant. En arrivant , elle dit au prince de l'attendre dans les jardins du palais , pendant qu'elle iroit trouver son fils le roi Chesbal. Elle lui fit un récit exact de tout ce que le prince lui avoit appris , elle ne lui déguisa point le tendre retour dont sa fille payoit ses sentimens. Enfin , dit-elle , si vous trouvez que son esprit réponde aux sentimens que je lui ai trouvés , vous ne pouvez faire une meilleure alliance ; un homme bien-né , dont le cœur est droit , doit , à mon sens , l'emporter sur les princes des esprits qui pourroient vous solliciter pour obtenir votre alliance. Le roi , touché du discours de sa mère , se trouva bien disposé , & demanda à le voir pour juger de son esprit ; car Surouchanuan lui avoit avoué qu'elle l'avoit conduit avec elle. Chesbal ordonna donc qu'on le fît entrer , & déclara qu'il le prenoit sous sa protection , pour le garantir du nombre d'ennemis qui le cherchoient. Quelques fins que pussent être les esprits qu'il chargea de lui ramener le prince , ils étoient bien éloignés de le trouver. Chesbal & Surouchanuan furent affligés de savoir leur re-

cherche inutile. Bedihuldgemal qui n'avoit pas fait un long séjour à Serendib après le départ du prince, en fut promptement instruite, & jura de retrouver le prince ou de ne jamais revenir dans ses états. Tant de soins étoient inutiles, car les trois frères de l'esprit dont le prince avoit coupé la tête, l'avoient rencontré dans les jardins du palais, rêvant à son amour & se repaissant des idées flatteuses de l'espérance. Il ne s'aperçut point que l'anneau de Salomon étoit tombé de son doigt ; dénué d'un secours qui l'avoit garanti jusques-là de toute insulte, ils le rencontrèrent & lui demandèrent s'il n'étoit pas celui qui avoit coupé la tête de Sedibach. Le prince les reconnoissant pour des esprits avec lesquels il jugea que la feinte étoit inutile, convint de la vérité : aussi-tôt ils l'enlevèrent dans les airs, & s'abattirent sur une montagne, où, après l'avoir lié, en lui annonçant sa condamnation, mille esprits s'assemblèrent pour voir le supplice. On ne voulut point le faire mourir sur le champ, dans la crainte de rendre ses peines trop courtes, mais on se contenta de le faire garder à vue par quatre esprits plus méchans que l'enfer, qui préparoient les différens instrumens qui devoient servir à son martyre ; mais le plus cruel de tous étoit sans contredit celui de l'assurer qu'il ne verroit jamais la princesse Bedihuldgemal, que son père avoit enfermée pour lui faire souffrir des tourmens in-



concevables, & la punir de la foiblesse qu'elle avoit eue pour lui. D'autres fois, ils d'assuroient qu'elle ne parloit de lui que pour en faire les plus amères plaisanteries; souvent ils lui disoient qu'elle s'étoit rendue à un prince des grands esprits, & que dans ses bras, elle ne se souvenoit de l'avoir aimé que pour en rougir.

Cependant Chesbal envoya de tous côtés des espions pour savoir ce que le prince étoit devenu; enfin, il apprit la vérité. Ces nouvelles animèrent les princesses, & il leur fut aisé de déterminer le roi Chesbal à assembler une armée de quatre cens mille esprits pour marcher à Kilsen. Ce prince, de son côté, ayant appris ces préparatifs, rassembla un grand nombre d'Ifrits (1); ces deux armées formidables s'étant mises en marche au milieu des airs, le roi de Kilsen envoya des ambassadeurs à Chesbal pour savoir le sujet de la guerre qu'il lui déclaroit. Vous avez pris, répondit ce dernier, un homme dans mes états, sans savoir si je le trouvois bon; indépendamment de ce que cet homme est cher, je me plains de ce procédé; ainsi je veux que non-seulement vous me rendiez le prisonnier, mais que vous me fassiez réparation de cette insulte. Il a tué le frère de notre roi; lui répondirent-ils, rien ne peut nous engager à le rendre; & nous voulons

---

(1) C'est le nom des esprits, ises sujets.

venger sa mort. Le roi fut affligé de cette réponse, qui dans le fonds méritoit quelque réflexion. Mais Bedihuldgemal, qui s'étoit mise à la tête de l'armée, sans attendre le succès de la négociation, ni savoir la réponse que Chesbal feroit aux ambassadeurs du roi de Kilssem, engagea le combat; les deux armées se joignirent, les foudres & les tonnerres éclairèrent cette bataille aérienne. Le roi de Kilssem fut pris & conduit devant Chesbal. Cruel! lui dit-il quand il fut en sa présence; si tu as fait périr le prince d'Égypte, tu dois t'attendre à tout. Kilssem, touché de l'état où lui parut Bedihuldgemal, les rassura sur la destinée du prince, & leur avoua les tourmens qu'on lui faisoit souffrir; aussi-tôt il fit partir un esprit, auquel il donna sa bague comme une preuve de l'ordre qu'il portoit, & quelques momens après on le vit arriver chargé du prince. Chesbal, Surouchanuan, & sur-tout Bedihuldgemal, coururent lui témoigner le plaisir que son heureux retour leur causoit. Je vous retrouve fidelle, tout ce que j'ai souffert n'est donc rien, lui dit le prince. La princesse qui tous les jours avoit un peu perdu de son esprit, ne lui répondit que par le regard le plus tendre & le plus éloquent; mais Chesbal conservant toujours son caractère de justice & d'équité, dit à la princesse: Seifulmulouk n'a rien fait encore qui nous mette en état de juger de lui: il est vrai qu'il a témoigné un amour extrême, & qui n'est pas commun

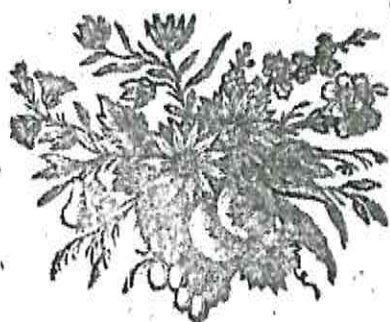
parmi les hommes, je conviens encore que ses procédés semblent répondre d'une constance extraordinaire; mais il faut juger à-présent s'il mérite par son esprit de devenir notre allié; & dans le dessein où je suis de prouver toujours qu'aucune prévention ne me gouverne, je prie le roi de Kilssem, qui ne doit pas lui être favorable, de lui faire quelques questions. Ce prince s'en défendit quelque-tems, mais enfin il se rendit à ses instances, & lui demanda quelle étoit la chose la plus naturelle aux hommes: *La mort*, lui répondit le prince. Qu'y a-t-il de plus à souhaiter dans le monde? poursuivit le roi de Kilssem; *La santé*, répliqua Seifulmulouk. Pendant que l'on faisoit ces questions à son amant, Bedihuldgemal étoit dans une grande inquiétude; non qu'elle craignît pour l'esprit du prince, mais l'amour s'alarme de tout; ainsi tous les ressorts de son ame étoient alors en suspens, pour juger de la réponse du prince, lui en inspirer une s'il ne s'en présentoit point à lui, ou bien expliquer celle qu'il avoit faite. Kilssem voulut encore savoir quel étoit le plus grand nombre des hommes ou des femmes sur la terre; Seifulmulouk dit qu'il y avoit beaucoup plus de *femmes*, parce qu'il y avoit un nombre infini d'hommes qui leur ressembloient par leur mollesse. Quand arrivera le jour du jugement? lui demanda ensuite le prince qui l'interrogeoit: *Dieu le sait*, répondit Seifulmulouk. Les rois, charmés

de ces réponses, donnèrent mille éloges à ce jeune prince, qui rougit d'être applaudi pour si peu de chose : mais il ne témoigna point le peu de cas qu'il faisoit de ces sortes d'épreuves. Il fit bien de cacher cette impression, car les grands esprits du monde sont ordinairement attachés à des minuties, la plus légère contrariété les révolte & leur cause une aigreur que rien ne peut éteindre. Enfin, Chesbal ne voyant rien qui pût s'opposer au bonheur de sa fille & au desir de la reine mère, pour cette alliance, renvoya le roi Kilsen, libre, & comblé de présens, dans ses états, & consentit au mariage de ces jeunes amans. Quand il en eut fait la déclaration, Bedihuldgemal fauta d'elle-même au col de Seifulmulouk; car le véritable esprit n'est jamais contraint par les préventions, qui pour l'ordinaire ne sont que ridicules. La bonne Surouchanuan, charmée d'avoir la cérémonie d'une noce à faire, maria ces amans avec beaucoup d'éclat, en présence & au gré de tous les grands esprits de l'Irem, que le prince avoit séduits par ses graces aisées & naturelles. On lui rendit l'anneau de Salomon, qu'on retrouva dans les jardins.

Quand les premiers jours du mariage furent passés, Chesbal dit à son gendre : Votre père est fort âgé, il voudroit vous voir avant de mourir; de plus, vous devez à un royaume que le ciel vous a confié, partez donc pour le gouverner; nous pourrons nous

voir quand il vous plaira, les voyages ne sont pas des objets pour nous. Le prince lui témoigna des sentimens de reconnoissance & d'amitié dont il fut infiniment content. Aussi-tôt on chargea mille esprits compilateurs & traducteurs, qui sont les esclaves de l'Irem; on les fit ployer sous le faix de l'or, de l'argent, des pierres précieuses & des étoffes les plus riches, qu'ils furent obligés de porter: mille autres historiens & savans furent choisis pour les escorter, & l'on commanda deux cens poètes, faiseurs de contes, de nouvelles & autres bagatelles pour l'amusement des princes, avec ordre de marcher à pied autour de la voiture. Leur voyage fut heureux & agréable. Ces heureux amans arrivèrent bientôt à Serendib, d'où ils renvoyèrent tous les esclaves, que la quantité de noirceurs & de tracasseries auroient mille fois empêché d'arriver, si on ne les avoit obligés de marcher: ils n'en gardèrent que trois ou quatre pour leur amusement. Cependant, ils séjournèrent assez de tems à Serendib, pour donner à Seifulmulouk celui d'obtenir sa belle-sœur Méliké pour son cher Saïd. Ils prirent ensemble le chemin de l'Égypte, & jamais l'Asie ne verra de caravane aussi brillante & aussi agréable que fut la leur; car le roi de Serendib leur donna une magnifique armée pour les escorter, après les avoir comblés des présens les plus rares. Ils arrivèrent enfin en Égypte, où Seifulmulouk trouva

son père qui n'avoit plus qu'un souffle de vie ; l'absence de son fils & l'inquiétude qu'il lui avoit causée, avoit beaucoup avancé ses jours. Il fut au moment de mourir de joie en apprenant son arrivée & son heureux mariage : aussi-tôt il envoya tout le peuple d'Égypte au-devant de la princesse, & remit à son fils la couronne dans le moment qu'il l'embrassa. Le ciel m'est témoin, lui dit-il, qu'il y a long-tems que je ne la garde que pour vous. Edrenouk remit également à son fils Saïd les sceaux de l'empire. Le roi Hasim mourut quelques jours après son abdication, & Seifulmulouk eut une nombreuse postérité, & régna plus de cent cinquante ans dans la plus grande union avec Bedihuldgemal.



*NOUVEAUX*  
**CONTES**  
*ORIENTAUX.*

---

PREMIÈRE PARTIE.

---

---

AVERTISSEMENT  
DES ÉDITEURS.

NOUS devons les *Contes Orientaux* au séjour que le Comte de CAYLUS a fait à Constantinople, à la suite de l'ambassadeur de France. Tous ces contes sont traduits ou imités du Turc, l'auteur en a fait un choix & les a rassemblés sous un cadre qui a quelque ressemblance avec ceux des mille & une nuits & des mille & un jours; mais ces sortes de cadres sont ce qu'il y a de moins intéressant dans l'ouvrage, & l'on ne cherchera pas à justifier le peu de vraisemblance que l'on trouve dans celui-ci. On reconnoît dans ces contes le goût ou la manière des Orientaux; une imagination riche qui sert à dicter les préceptes de la morale la plus saine & la plus approfondie, en font le principal caractère: on distingue sur-tout le conte de la *Corbeille*.

*Les Fées nouvelles* offrent une lecture



moins sérieuse, c'est un recueil de quatorze contes de fées, écrits avec la naïveté douce & agréable qui caractérise ces sortes d'ouvrages. Mais sous les dehors d'une fable simple & enfantine, on y trouve de sages leçons faites pour former le cœur des enfans, & qui ne sont pas indignes de plaire aux personnes d'un âge mûr.

On trouvera encore plus de gaieté dans les *cinq contes de fées*. Ce dernier ouvrage n'est pas aussi universellement reconnu que les autres, pour appartenir au Comte de CAYLUS. On les a attribués à madame de Villeneuve. Deux de ces contes, le *Loup galleux* & *Bellinette ou la jeune Vieille*, ont été imprimés sous son nom: mais le Comte de CAYLUS les a revendiqués, & depuis ils lui ont toujours été attribués. ( x )

Nous aurions pu ajouter ici l'histoire

---

( 1 ) Voyez la France littéraire, édition de 1768, tome 2, catalogue des ouvrages, verbo cinq contes de fées. Ibid. Liste des auteurs morts, page 24, verbo Caylus.

de la *princesse Bedihuldgemal* qui est encore une traduction des langues orientales ; & deux contes de fées , *Aphranor* & *Bellanire* , & la *princesse Minon-Minette* & le *prince Souci*. Mais on a imprimé ces ouvrages dans les mélanges : ils font partie du recueil intitulé le *Pot-pourri* , que nous n'avons pas voulu décomposer.

Le dernier ouvrage de cette partie est *Cadichon & Jeannette* , contes de fées , devenus rares , parce qu'ils n'ont été imprimés qu'une fois , & tirés à petit nombre. On les lira avec plaisir à la suite des autres contes de fées , d'ailleurs ils servent à compléter les féeries de notre auteur.

